

PROCESSUS ET FONCTIONS DE L'IDÉOLOGIE DANS LES GROUPES

René KAËS

SOMMAIRE

Introduction

Première observation : clôture idéologique, mise en acte et recours au mythe dans un groupe de diagnostic.

I. — PROCESSUS IDEOLOGIQUE ET STRUCTURE PERVERSE.

1. Le désaveu et le clivage du Moi.
2. La fétichisation : surestimation, déplacement, substitution et réduction.
3. La discrimination au profit de l'idéal.
4. La clôture idéologique.

Seconde observation : le recours à l'idéologie comme allégeance à l'idéal : la reprise symbolique dans un groupe interprétant.

II. — L'ALLEGANCE A L'IDEAL DANS LE PROCESSUS IDEOLOGIQUE ET DANS LES RELATIONS DE GROUPE.

1. L'allégeance du Moi idéal.
 - a) La position paranoïde, ses versants idéalisant et persécuteur ;
 - b) La position dépressive, la réparation.
2. L'allégeance à l'idéal du Moi.

III. — PERSPECTIVES POUR UNE ETUDE METAPSYCHOLOGIQUE DE L'IDEOLOGIE.

1. Sur la genèse de l'idéologie.
2. Fantasma et idéologie.
3. Le compromis idéologique.
4. L'économie idéologique.
5. Idéologie et instances.

IV. — GROUPES ET FONCTIONS DE L'IDEOLOGIE.

1. Identification et idéal.
2. Adhésion, cohésion, cohérence.
3. Discrimination et organisation.
4. Symbolisation et connaissance.
5. Défense, régulation et constance.
6. L'économie de l'autre représentation.
7. Idéologie et illusion groupale.

Mon propos est d'interroger et de comprendre un système de représentation — l'idéologie — fonctionnant à la fois comme processus psychique et comme processus social. Le terme de processus indique ici que nous aurons affaire à une activité de production et à des produits dont le champ est aussi bien un ensemble psychique organisé qu'un système social. Il n'est pas

nécessaire d'établir une relation hiérarchique, ou de préséance, ou de causalité entre ces deux ordres de réalité. Les relations qu'elles entretiennent, et dont la nature reste certainement à préciser, peuvent cependant être envisagées à partir du rôle fondamental que jouent dans l'élaboration des systèmes de représentation — croyances, mythe, idéologies, théories scientifiques

— comme dans celle des systèmes sociaux — groupes, sociétés — les relations d'objet, les échanges fantasmatiques, les identifications et les mécanismes de construction de la réalité interne et externe. En ce sens, mon point de vue se rallie à la perspective freudienne lorsqu'elle suppose que **« la psychologie individuelle se présente dès le début comme étant en même temps, par un certain côté, une psychologie sociale »**. (**Psychologie collective et analyse du Moi**). L'entreprise de Freud va précisément consister à mettre à contribution, pour étudier la structure libidinale du lien social dans les foules et les phénomènes collectifs, les découvertes psychanalytiques concernant les instances et les processus d'identification dans leurs rapports avec le Moi.

Je tenterai d'analyser l'idéologie dans sa double articulation avec une structure psychique particulière, la perversion (1), et avec une structure psychique sociale particulière, le lien groupal. J'esquisserai certaines relations de correspondance entre le processus pervers, le processus idéologique et le processus groupal. L'étude des contenus idéologiques sera donc subordonnée à la compréhension du processus idéologique. C'est pourquoi je m'abstiendrai de proposer d'emblée une définition formelle de l'idéologie ; il sera alors possible de repérer que tout système de représentation est susceptible de fonctionner selon les mécanismes du processus idéologique. De la même manière, j'essaierai de repérer par quels mécanismes une transformation du processus idéologique permet l'élaboration des modes différents de représentation et la réalité (mythe, théorie scientifique), modifiant ainsi simultanément le régime du lien social et son organisation.

L'hypothèse centrale de ce travail est que l'idéologie est un processus de perversion du désir de savoir. Lorsque je soutiens que l'étude de la perversion fétichiste fournit le modèle structural d'une investigation psychanalytique de l'idéologie, je ne prétends pas que l'idéologie est une perversion sexuelle, je suppose qu'elle s'élabore selon les processus repérés dans l'étude de la perversion et qu'il est possible d'y discerner les mécanismes du désaveu, du clivage, de la surestimation, du déplacement, de la réduction et de la clôture. Non seulement les objets de l'idéologie, mais l'idéologie elle-même s'organisent selon un processus de fétichisation : ces objets fonctionnent comme substituts phalliques. Les rapports entre les objets et les idéologues sont ordonnés à la mise en œuvre d'un système de défense contre l'angoisse de castration, comme forme de l'angoisse prototypique de la perte et de la séparation, et contre la reconnaissance de la différence, comme modèle de la reconnaissance de la réalité.

A l'instar du rôle que joue le fétiche dans la structure psychique perverse, l'idéologie permet de faire l'économie de la différence et de l'ambivalence inhérente à la reconnaissance de celle-ci. L'idéologie instaure un champ de représentation et de relation qui se développe hors de toute atteinte de la castration, hors de toute

(1) Je dois à une conversation avec Roger Dorey (février 1971) d'avoir affermi ma recherche dans le sens d'un rapprochement entre structure perverse et idéologie.

emprise de la différence et de l'acceptation de la réalité. Elle permet au contraire de reproduire la différence, ailleurs, hors du champ qu'elle définit, pour la conjurer et la tenir à l'écart.

Afin de développer ces hypothèses et de les mettre à l'épreuve, je présenterai quelques observations enregistrées dans la clinique des groupes de formation : les caractéristiques situationnelles de ces groupes, les mouvements régressifs qu'ils provoquent, le travail interprétatif qui s'y effectue les désignent comme des objets d'analyse particulièrement favorables à l'étude des rapports entre les processus psychiques et les processus sociaux. Ils sont par ailleurs, en tant qu'objets d'une pratique sociale et de représentations collectives, pris dans le processus de fétichisation qui les fait apparaître comme des objets idéologiques (**Pontalis, J. B. 1958-1959 ; 1963**).

La première observation concerne un groupe de diagnostic de trois jours. Je partirai des deux moments où s'énonce le discours idéologique et j'en suivrai le processus d'élaboration et de transformation, de même que les effets, au cours des séances antérieures et postérieures à ces deux moments.

Le premier moment se situe lors de la 7^e séance, au début de la seconde moitié du temps de la session (12 séances au total). L'élaboration idéologique prend forme et contenu dans l'énoncé suivant : **« dans le groupe, chacun est et doit être l'égal de l'autre »**. Le ton de l'énoncé, sec et péremptoire, affirme ce qui ne saurait être mis en question : la stricte égalité, **« la nécessité de niveller creux et bosses, de raboter toute prétention à se distinguer ; tout le monde doit entrer dans le rang, personne ne doit se distinguer, chacun est réduit au commun dénominateur »**, à cette condition seulement, **« chacun est sympathique à chacun »**. Les participants constatent alors qu'égalité valant sympathie, ils sont bien différents du moniteur, juge autoritaire et froid.

C'est pourtant par l'admiration pour la puissance du moniteur qu'avait débuté la séance : on était fiers de lui mais intimidé par son talent qui, la veille, s'était manifesté si grand lors d'une conférence donnée, par lui, en ville ; la plupart des participants y avaient assisté.

Un des effets de cet énoncé est de rendre possible, pour la première fois, une agression directe, de la part des femmes contre l'une d'entre elles, Léonore, dont les hommes disent la fascination séductrice qu'elle exerce à leur égard. Léonore, jusqu'alors incarnait pour tous l'idéal bienfaisant du groupe. Le clivage constituait le moniteur comme le mauvais objet.

Le second énoncé idéologique apparaît deux séances plus tard (9^e séance) : le moniteur interprète les sentiments d'échec et de marasme des participants, leur crainte que des relations de couple ne compromettent l'unité et l'égalité dans le groupe ; il donne cette interprétation en rapport avec le transfert sur le moniteur idéalisé, tout puissant et arbitraire. L'intervention suscite une nouvelle affirmation de la part des participants : **« Ce groupe ne peut fonctionner de manière satisfaisante que si chacun est l'égal de l'autre »**. On généralise :

« tous les êtres humains sont égaux et également dignes ». L'expérience des participants (psychologues, éducateurs, psychiatres pour la plupart) est ici invoquée pour affirmer dans l'éthique professionnelle cette conception. Une autre proposition en constitue le credo : « ce groupe est et doit être un groupe uni par l'amour ». La suite de la séance développe certaines conséquences liées à ces propositions : il est affirmé que l'exigence d'égalité requiert comme un impératif que chacun se soumette également à cette règle : « chacun doit parler de soi, rien ne doit échapper à personne des pensées et des émois de chacun. Tout doit être dit, mis en commun, rien ne doit être gardé par-devers soi. Ce sacrifice, dit-on, est le prix de l'unité, et de l'égalité dans le groupe ».

Toutefois, ce que contient de contradiction implicite cette proposition est relevé par quelques participants qui disent : « si chacun parle effectivement sans entrave, les différences vont se dévoiler à travers le discours de chacun et l'égalité se manifesterait illusion, l'unité sera compromise ». L'exigence d'égalité contredit celle de l'unité et de l'obligatoire liberté. Mais rien ne saurait retenir les partisans de l'égalité. La contradiction va être projetée — donc reconnue et niée — sur le moniteur qui en est déclaré la cause : « c'est sa distance et sa réserve vis-à-vis du groupe et des participants qui crée la distance, la réserve et l'inégalité : il sépare au lieu d'unir » tout comme ceux qui se modèlent sur lui.

Le seul repérage d'un énoncé qualifié d'idéologique ne permet pas d'en comprendre le processus. Quand bien même le contenu porte trace du conflit défensif que le recours à l'idéologie doit résoudre, la dimension proprement défensive se dévoile dans la mise en acte.

Là aussi deux moments sont caractéristiques. Lors de la 5^e séance l'acharnement qui ne cesse de s'amplifier depuis le début de la session contre un participant, Nicolas, un juif, se cristallise dans un passage à l'acte : on lui vole le cahier sur lequel il consigne ses observations. Cette agression sera interprétée plus tard comme un acte de castration qui vise aussi bien Nicolas — qui consent d'ailleurs passivement à cette opération — que le moniteur qui, lui aussi, prend des notes et auquel Nicolas s'identifie.

Le second moment précède la séance au cours de laquelle sera réitérée l'exigence d'égalité et d'unité (9^e séance). Il est rapporté par Léonore que lors du repas de midi, la serveuse du restaurant a été vertement rabrouée et humiliée par un participant, ami de Nicolas, barbu comme lui. La « servante » explique-t-il pour justifier son acte, voulait, pour des commodités de service, disperser les participants autour de deux tables.

Examinons maintenant comment s'amorce et s'organise le recours au mythe.

Dès la première séance, Léonore, qui se présente comme une femme orchestre, que l'on sollicite pour son expérience de la vie, que l'on presse de parler pour qu'elle « allimente » les échanges, évoque sa récente participation à un groupe de formation : groupe heureux

et permanent, constitué de femmes travaillant dans le même secteur professionnel, et qui n'a pas connu l'échec de la séparation.

Les séances suivantes apporteront confirmation de la position que Léonore occupe dans le groupe : elle prendra figure de femme puissante, providentielle et nourricière, tantôt rempart contre la puissance arbitraire et dangereuse du moniteur, tantôt redoutable elle-même dans son désir de faire du groupe uni un groupe d'effusion et de fusion. Le lien qui l'unit aux participants s'organise autour de la résonance fantasmatique qu'elle induit chez eux : elle est la mère phallique dont l'existence à la fois rassure les participants contre l'angoisse de la castration, et les terrorise en témoignant de la castration du moniteur, comme de celle des participants eux-mêmes. Pour ceux-ci, le moniteur ne peut tenir la position non castrée que dans la position du père archaïque.

C'est par rapport à cette fantasmagorie dont les élaborations définissent le processus et le contenu de l'idéologie et de la mise en acte, que se dessine un recours et un retour au registre de l'expression mythique.

La mise en scène mythique est inaugurée dans la représentation imagée d'un bateau — une galère : c'est un bateau d'amour ou un bateau de peine et de guerre. Au cours de la 9^e séance, une fois réaffirmée l'unité après l'incident avec la serveuse du restaurant, les participants représentent le bateau comme « ce lieu fragile et pourtant secourable lorsque la mer est déchainée ». Le danger extérieur n'est que la projection de ce danger interne au groupe : celui-là même que la peste à bord fait encourir aux passagers. La peste : l'amour et le détachement. Peut-être aussi la psychanalyse. La métaphore navale se développe considérablement après la 9^e séance, c'est-à-dire, après la révélation dans l'acting out, de la contradiction que porte et colmate l'idéologie, et après les premières tentatives réparatrices de la symbolisation. Entre la 9^e et la 10^e séance, le bateau dont le mât porte le pavillon jaune frappé d'un cœur (l'amour c'est la peste), devient, dessiné au tableau, celui des croisés voguant vers la Terre sainte à reconquérir, puis celui des amoureux embarqués pour Cythère.

Ce matériel témoigne de la résurgence de l'ambivalence. Elle autorise une expression moins angoissée des rapports entre les hommes et les femmes, l'amorce d'une analyse des transferts latéraux, l'interprétation de la crainte des différences et les nombreux effets discriminatoires entraînés par cette crainte.

La séance suivante, avant dernière, est marquée par un très fort sentiment d'échec devant ce qui est verbalisé comme l'imminence de la séparation. L'angoisse dépressive s'atténue au fur et à mesure que s'expriment les émotions agressives et la crainte que la destruction, l'échec et la mort du groupe, n'aient été le fait des participants. Après la séance, à la pause, avant l'ultime reprise, les participants dessinent au tableau une île édenique : dans ce paradis, un homme et une femme sont nus, séparés l'un de l'autre par l'Arbre de la Connaissance, dans lequel erre le serpent-moniteur. La femme est dépourvue de bras. La dernière séance est

une séance d'interprétation du mythe et du fonctionnement du groupe.

Comme le recours au mythe — qui en fournit les conditions — la mise en acte éclaire particulièrement ce contre quoi s'élabore l'idéologie, sans qu'elle réussisse à constituer une défense solide : la défense contre le désir et l'angoisse inhérents à la découverte de la différence des sexes. Cette proposition que le processus idéologique est ordonné à l'entreprise défensive contre l'angoisse de castration (primaire) mérite maintenant d'être développée, en y incluant ce que révèle ici la mise en acte : un échec de la symbolisation, et le recours au mythe : un retour au symbolique.

Nous pourrions du même coup dégager les traits qui nous ont permis de qualifier d'idéologiques le processus et le discours élaborés dans le groupe.

I. — PROCESSUS IDEOLOGIQUE ET STRUCTURE PERVERSE

L'hypothèse à vérifier dans ce travail est que le processus idéologique met à contribution les mécanismes psychiques qui fonctionnent dans la constitution de la structure perverse : ces mécanismes ne sont toutefois pas ordonnés à la création d'un fétiche, mais à la conservation et au développement d'une croyance d'un type et d'une fonction spécifiques, l'idéologie. Celle-ci, par ailleurs, remplit dans un système social une fonction particulière qu'elle tient également des propriétés de sa structure. Il s'agit donc de rendre compte des mécanismes constituant le processus idéologique et d'articuler celui-ci avec la structure perverse d'une part, et avec le système social du groupe de diagnostic d'autre part.

Dissipons d'abord un malentendu et un risque de confusion dans l'analyse. Il convient de ne pas assimiler perversion, fétichisme et idéologie et ceci pour plusieurs raisons (cf. Baudrillard J., 1970) : l'idéologie n'est pas une perversion sexuelle ; dire que l'idéologie est une « perversion » oblige à préciser ce qui est perverti : le rapport au savoir et à l'organisation du lien social. Si l'on insiste à dire que la perversion, comme structure psychique est coextensive à toute manifestation du désir et se constitue en mécanismes et en processus typiques, alors, en ce qu'elle s'élabore selon les mêmes mécanismes et processus, l'idéologie est bien une expression perverse : on vise alors l'idéologie fonctionnant comme élément de l'organisation psychique ; qu'elle fonctionne en même temps comme élément de l'organisation sociale, oblige à rechercher si des mécanismes homologues règlent les phénomènes qui se manifestent dans cet ordre.

En tout état de cause, ils ne peuvent être assimilés dans leur forme, leur contenu et leur fonction. Pour ce qui est du fétichisme, nous retiendrons que l'idéologie se constitue sur la base d'une croyance que, précisément, le pervers prend soin de remplacer par un fétiche : le fétichisme n'advient que dans l'évacuation de la croyance, comme l'a montré dès 1964 O. Mannoni (1969). Si bien que l'on peut dire que la condition psychologique pour que l'idéologie se constitue, c'est que le fétiche ne fonctionne pas.

Ainsi, faire l'hypothèse que ce sont les mécanismes psychiques déterminants de la structure perverse qui sont à l'œuvre dans le processus idéologique, c'est porter l'analyse sur ce point crucial où le fétiche vient tenir lieu de la croyance. On peut dire aussi que le processus idéologique est un processus de fétichisation qui n'aboutit jamais à la création d'un fétiche à la place de l'objet de la croyance, même dans les cas fréquents où l'idéologie elle-même fonctionne **comme** un objet-fétiche, comportant la plupart des caractéristiques et propriétés d'un tel objet.

L'analyse du modèle premier de la croyance va nous permettre de repérer le jeu des mécanismes isolés par Freud dans l'étude des perversions (1905) et plus particulièrement dans l'étude de la perversion fétichiste : la Verleugnung (1927) et la Ichspaltung (1938).

1. — Le désaveu et le clivage du Moi.

Freud désigne par Verleugnung le mécanisme selon lequel l'enfant percevant que la femme est dépourvue de pénis, refuse (désavoue, dénie, répudie) la réalité de sa perception : la Verleugnung lui permet de maintenir sa croyance en l'existence du pénis chez la femme. Sa perception et l'affect ne sont toutefois pas effacés, ils sont refoulés et intégrés, laissant leur marque indélébile. Ce que la Verleugnung efface, c'est le souvenir de l'expérience, sa représentation. Deux propositions sont ainsi simultanément et contradictoirement tenues : la femme a un pénis, la femme a été castrée. Cette aptitude à réunir les contraires est le fait du processus primaire : la Verleugnung retenant ce qu'elle écarte (Rosolato G., 1967), la croyance en l'existence du pénis chez la femme ne peut être maintenue et conservée que moyennant une attitude divisée du Moi (Ichspaltung).

Ce qui est désavoué, c'est tout à la fois la réalité d'une perception, la castration et la différence des sexes. Plutôt que d'admettre la différence des sexes, l'enfant recourt à un fantasme (la femme a un pénis) qui, note Rosolato, ne vient là que pour en tempérer un autre, celui de la castration.

Avant de revenir au groupe pour y repérer les effets de la Verleugnung dans la constitution de l'idéologie qui, au démenti infligé par la réalité, oppose le fantasme de la mère phallique et colmate celui de la castration (agit dans la mise en acte, symbolisé dans le mythe), il est nécessaire de préciser les rapports entre croyance et fétichisme ; nous suivrons ici les recherches d'O. Mannoni.

La Verleugnung du pénis maternel dessine, écrit-il (p. 17) « le premier modèle de toutes les répudiations de la réalité et constitue l'origine de toutes les croyances qui survivent au démenti de l'expérience », au prix du clivage du Moi. Le fétichiste, quant à lui, s'il répudie l'expérience qui lui prouve que les femmes n'ont pas de pénis, ne conserve pas la croyance qu'elles en ont un : selon Mannoni, il conserve un fétiche **parce** qu'elles n'en ont pas. Le fétiche, venant pour lui se substituer à la croyance, lui en fait faire l'économie : « l'instauration du

fétiche évacue le problème de la croyance... le but du fétichiste est d'y échapper ». C'est au « **mais quand même** » qui articule la croyance que se substitue le fétiche : il sait bien que les femmes n'ont pas de phallus, mais il ne peut ajouter aucun « **mais quand même** » parce que pour lui le « **mais quand même** », c'est le fétiche (p. 12, 32). Cependant, écrit Mannoni, le pervers, comme tout le monde, utilisera le mécanisme de la Verleugnung à propos d'autres croyances ; si le névrosé passe son temps à articuler je sais bien mais quand même, il ne peut pas lui non plus énoncer que les femmes en ont un quand même ; il le dit autrement (p. 11, 12).

On aperçoit ici ce qui distingue l'idéologue du fétichiste : à partir des mêmes mécanismes fondamentaux, l'idéologue construit un système de représentation dont la structure psychique est celle de la perversion, et dont l'objet est la conservation de la croyance envers et contre tous les démentis qu'inflige la réalité (de la différence des sexes) pour assurer la protection contre l'angoisse (de la castration). Toutefois, le discours que l'idéologue élabore remplit la fonction dévolue au fétiche qui est de substituer au pénis maternel un objet de remplacement, qui est et qui n'est pas le pénis maternel. A l'élaboration de ce discours, fondé par le processus primaire et le clivage de la réalité et du Moi, sous l'effet de la Verleugnung, l'idéologue convoque toutes les ressources « logiques » du processus secondaire. C'est dans cette mesure que son discours est un discours de fétichisation. La Verleugnung se maintient comme principe organisateur, en ce qu'elle témoigne de la permanence, dans le discours idéologique, du processus primaire, du désir, et de la défense contre l'angoisse.

La croyance première en l'existence « **quand même** » du pénis maternel est ce qui permet d'échapper à l'angoisse de castration en dépit du témoignage de la réalité : le fétiche en tant qu'il se substitue au pénis maternel « **reste le témoin de la victoire sur la menace de castration et la protection contre celle-ci** » (Freud, 1927). L'idéologie n'est pas le témoin de cette victoire, mais par la promesse qu'elle contient de la remporter, la tentative de se protéger contre cette menace. Elle est coextensive d'une situation de danger intense, réveillant les affects refoulés et liés à la représentation dangereuse désavouée. Le danger peut provenir d'une origine interne (fantasme de la mère phallique, du père châtré ou — dans la défense — tout-puissant et cruel) ou d'une source extérieure (la serveuse venant séparer le groupe, rappelant le fantasme fusionnel et la séparation).

Le danger ressenti par les participants motive l'énoncé idéologique qui est chargé de l'écartier : il apparaît au cours de la 7^e et de la 9^e séances, dans des formulations où sont signifiées l'urgence et l'obligation devant la menace : « **l'égalité DOIT ETRE instaurée, l'unité DOIT ETRE préservée** ». L'idéologie trouve son terrain d'élection dans les états d'urgence : quelque chose doit être affirmé et désavoué : dans le groupe, la Verleugnung porte sur le démenti infligé par la réalité des différences. Les participants savent bien que les hommes, anatomiquement et « **psychologiquement** » sont différents des femmes, que celles-ci n'ont pas de pénis, **puisque « c'est le moniteur qui l'a »** ; mais ce qui est répudié est précisément cette réalité-là : il l'a et il ne l'a pas ; Léonore ne l'a pas et elle l'a. Il est clair alors que l'instauration, l'étayage et

le développement de la croyance obligatoire selon laquelle tous les êtres humains sont dotés d'un pénis, en quoi ils doivent être strictement égaux, se double de l'angoisse que personne n'en soit doté.

Le groupe lui-même, dans l'unité sans faille qu'il **doit être**, ne peut être castré et se trouve constamment exposé à la menace de la castration.

Aussi bien, la croyance fondamentale est bien celle qui oblige à croire que la femme (Léonore, le groupe) a le pénis, est le phallus. Les participants ne peuvent dès lors que s'identifier au phallus maternel et refuser la loi paternelle. Et cette croyance est d'autant plus accréditée auprès des participants, qui s'identifient — dans l'inter-crédulité — les uns aux autres, que Léonore le laisse deviner et croire, que le voile d'incertitude qui l'enveloppe ne fait que renforcer en certitude ce qui ne demande qu'à être objet de croyance.

Pour conserver la croyance qu'elle **l'est** et exorciser le fantôme menaçant de la castration (par le père cruel et arbitraire) par l'un de ses représentants, ou par tout autre acteur l'évoquant, il est nécessaire d'affirmer l'égalité et l'unité, et de nier la différence. Lorsque la défense ne suffira plus à endiguer l'angoisse, la castration imaginaire sera effectuée dans le groupe, sur un homme (un juif), et hors du groupe, sur la femme « **servante** » (une esclave). Il ne s'agira que de prendre la place du persécuteur, au nom de l'idéal égalitaire, parce que l'ordre même est menacé : ainsi en va-t-il lorsque « **le trône et l'autel** » sont en danger. La mise en acte révèle précisément que l'unité du groupe était **fragile**, à la lettre, puisqu'une séparation fonctionnelle **pouvait** le menacer. Nous reviendrons plus loin sur les conséquences paniques qui surgissent lorsque l'idéologie vient à manquer de son pouvoir magique. Retenons que la loi érigée dans le groupe (égalité) pour sa défense devient la loi de son plaisir lorsqu'elle est violée.

Le désaveu n'est pas la seule défense mise en œuvre dans le groupe contre l'angoisse de castration. Nous y relevons la dimension masochiste et homosexuelle de l'auto-castration. Il y a ainsi une triple régression à l'angoisse primaire de castration, à la négation de la différence des sexes — ainsi on ne risque plus de représailles — et à la fixation au parent du même sexe comme objet d'amour.

La nécessité, pour établir l'égalité, de « **niveler creux et bosses, de raboter, de réduire au commun dénominateur** », comme l'exigence, inhérente à la loi d'unité et d'égalité, de « **tout dire en sacrifice et en don mutuel** », indiquent le fonctionnement d'une double affirmation : nous sommes tous châtrés (par le moniteur, mais quand même Léonore a **aussi** le phallus) ; nous ne sommes pas châtrés (le groupe, les participants sont le phallus de Léonore). Le substitut phallique ne peut tenir sa position perverse que dans la mesure où il est à la fois objet du plaisir suprême et objet de douleur, objet de la réassurance (je ne rivalise pas, donc je ne serai pas châtré) et objet du renoncement (je suis châtré, donc je ne peux plus l'être).

L'autocastration n'est pas seulement la mesure défensive contre le danger intense de la castration imaginaire ;

elle dévoile la dimension du plaisir pervers par la souffrance qu'elle inflige ; elle vaut pour chacun la possibilité d'être réparée de la blessure par le tenant lieu maternel (Léonore, le groupe...) ; elle fonctionne enfin comme mémorial de la castration, mémorial de la dérision (elle est pratiquée sur Nicolas), défi à la toute-puissance paternelle.

On voit ici que la structure perverse sur quoi s'élabore l'idéologie ne préjuge pas des formes de perversions engagées dans ce processus. C'est au caractère polymorphe de la perversion qu'il convient de porter attention. On peut faire l'hypothèse que dans le groupe, l'idéologie égalitaire est d'autant plus valorisée qu'elle inflige une certaine souffrance et un certain sacrifice, se tenant ainsi à la limite où oscille la soumission à la loi qu'elle instaure et la transgression de la loi. Le masochisme moral trouve son complément dans le sadisme qui, sous le couvert de la loi, et avec la justification qu'elle y apporte, s'exerce à l'égard de l'autre (Nicolas, la « servante »). Dans le groupe se trouvent ainsi sollicitées et satisfaites les tendances perverses polymorphes de la pluralité des participants (nous relèverons en outre les tendances voyeuristes et exhibitionnistes : obligation de tout dire, plaisir de tout entendre). En outre, dans cette position, il est possible d'être à la fois (de s'identifier à) l'enfant, objet des parents et ne leur cachant rien, et les parents tout puissants.

Les analyses précédentes ont mentionné et pris en considération la coexistence dans le Moi de deux croyances contradictoires : le clivage du Moi (Ichspaltung) résulte du mécanisme de défense qu'est la Verleugnung ; le Moi apparaît ici comme l'instance de traitement du conflit et de l'élaboration de compromis entre des exigences contradictoires : la reconnaissance de la réalité (évitement du déplaisir par le désaveu) et la satisfaction des exigences pulsionnelles comme de celle des idéaux (recours au fantasme, identifications). Dans le groupe et pour les participants, l'idéologie est une formation de compromis dont la fonction première est de prendre la place de la réalité refoulée. Le Moi des participants s'élabore dans ce triple rapport avec la réalité, le fantasme et les exigences propres du Moi. L'hétérogénéité des fonctions du Moi se manifeste dans la pluralité des fonctions que joue l'idéologie et qu'indique aussi bien la surdétermination de ses objets que le rôle qu'elle joue pour une pluralité d'individus réunis dans un groupe. J'aurai l'occasion de revenir sur ce point à propos de la satisfaction que l'idéologie apporte à des tendances perverses dont le polymorphisme résulte aussi bien de la structure du psychisme que de la structure groupale.

Beaucoup d'aspects de l'idéologie restent à traiter : en ce qui concerne le « **clivage du Moi dans le processus défensif** » (Freud, 1939), il conviendrait en particulier d'examiner le rôle du Moi dans ses fonctions de lutte et de défense contre les angoisses génitales et pré-génitales. R. Dorey a récemment (1970) indiqué dans quelles voies la recherche psychanalytique s'était engagée en ce qui concerne l'étude de l'angoisse dans le fonctionnement de la perversion fétichiste. Explorant ici certaines de ces voies, j'essaierai plus loin de préciser comment s'établissent, dans la lutte contre les angoisses pré-génitales et par le processus du clivage de l'objet, les rapports du Moi et des instances idéales.

2. — La fétichisation : surestimation, déplacement et réduction.

Freud définit dès 1905 la **surestimation** sexuelle de l'objet comme une des caractéristiques des perversions en général. Le même phénomène sera isolé plus tard (1921) dans l'analyse de l'état amoureux, que Freud prendra, avec l'hypnose, comme modèle pour l'étude du lien libidinal dans les foules conventionnelles. L'idéologie tient de sa double polarité psychique (pervers) et sociale (Idéal) de comporter nécessairement une exagération de la valeur attribuée à l'objet sur lequel se cristallisent les investissements libidinaux : on aperçoit ici encore ce qui l'apparente au fétiche (cf. la composante fétichiste de l'état amoureux) et le rôle qu'elle joue dans les groupes comme substitut du chef (1921, chap. 6). En tenant lieu, elle permet éventuellement de rejeter ce dernier.

Dans le groupe, la surestimation concerne simultanément trois objets : 1) l'ensemble Léonore-moniteur, qui sont chacun clivés ; Léonore comme mère bonne, complète, totale (« **femme-orchestre** ») exorcisant et écartant le danger représenté par les pulsions castratrices du moniteur et les pulsions destructrices des participants ; le moniteur comme père surpuissant, arbitraire et cruel, mais capable d'écarter ainsi le danger de l'exposition mortifère à la mère dangereuse ; 2) le groupe lui-même identifié à l'image de la mère phallique (groupe complet, tout-puissant, unifié et autarcique) ; 3) les participants dotés d'une absolue et égale dignité, identifiés au phallus maternel, tout sacrifice fait en mémoire de la castration sur autrui et sur soi, ils sont réunis par l'égalité allégeance à l'objet idéal. Il y aurait lieu d'ajouter à ces trois objets surestimés (le pénis, le sein, les enfants...) l'idéologie elle-même, pour autant que son pouvoir magique de conjurer l'angoisse est ce qui contribue à maintenir la croyance.

L'exagération de toutes ces valeurs, permutable comme signifiants phalliques, est évidemment ordonnée à la surestimation phallique et narcissique. Le processus de fétichisation de ces objets s'établit, face aux menaces de scission insupportable, comme une contrepartie où triomphe le narcissisme. La représentation de ces objets (le moniteur, le groupe, Léonore, chaque participant) comme totalité transcendante et indivise fournit les objets sur lesquels aucune opération castratrice ne peut avoir de prise ; elle garantit à chacun d'être protégé contre l'angoisse de castration corrélative de l'acceptation de la différence et contre l'angoisse de la séparation consécutive à l'expérience du détachement et de la perte de l'objet. Léonore en avait inauguré le fantasme dès la première séance en évoquant son groupe éternel et heureux totalement. Ce processus de surestimation constitue ce que D. Anzieu appelle l'illusion groupale ; j'aurai l'occasion d'y revenir. On notera en outre que la représentation du groupe comme **individu**, totalité organique et suffisante, s'articule sur ce même processus. Cette représentation que développent certains théoriciens du groupe est un élément de la construction idéologique et qui infiltre ou recouvre leur recherche : on y repère que le groupe est constitué comme objet soumis au processus de fétichisation, soustrait à la menace de castration. Le discours idéologique apparaît ici dans sa caractéristique

rhétorique : la figure prévalente est celle de l'hyperbole.

La surestimation permet de rendre compte, à travers le lien qui se tisse entre perversion et narcissisme, de ce qu'il advient lorsque son objet d'élection est perdu, lorsque l'existence de l'objet de la croyance risque d'être démentie par la réalité, lorsque le système qui la soutient, l'idéologie, vient à défaillir et à manquer à sa fonction. L'analyse du groupe apporte deux éléments de réponse : devant la contradiction signalée par certains participants, que la stricte égalité (en ce qu'elle oblige chacun devant les autres au sacrifice de son intimité au profit du groupe) engendrerait nécessairement un processus de différenciation (faillite dans l'objet idéologique), une nouvelle croyance est élaborée qui justifie le bien-fondé de la première et de ses implications sociales. Nous observons ici le fonctionnement du mécanisme de réduction de la dissonance cognitive (cf. L. Festinger). Plutôt que d'être démentis dans la croyance, les membres d'un groupe élaborent une autre croyance qui consolide et clôture la première : le mécanisme projectif est subordonné à la perfection logique du système. L'achèvement de la clôture est donc une modalité de réponse.

Devant la mise en acte qui révèle la faillite du système et ouvre une blessure narcissique intense chez les participants, ceux-ci réagissent (11^e séance) par la **dépression** et par la **tentative de réparer** — non sans revivre leur agressivité — sur les participants lésés (Nicolas, les femmes) les dommages causés. Cette 11^e séance est marquée par un intense travail de deuil devant la perspective de la séparation et d'un échec possible. L'ambivalence de l'objet apparaît corrélativement avec la prise en considération de la bipartition interne à chaque participant. C'est à ce moment-là que le discours idéologique se transmute en discours mythique.

La réponse dépressive est donc une seconde modalité de réponse à la perte de l'objet fétichisé et à l'échec idéologique. Elle se précise quelquefois en panique (cf. l'analyse de Freud à propos de la perte d'Holopherne auquel la tête fut tranchée) et/ou en décompensations. Ce que nous observons ici c'est au contraire le passage par le deuil et la dépression, l'assomption de la différence, la dissolution de l'angoisse dans l'acceptation de la limite, comme autant de conséquences de la récupération du symbolique.

Simultanément, l'investissement du groupe, non comme objet imaginaire, mais comme organisation symbolique, en rend possible la **connaissance**. La connaissance du groupe est le résultat de ce passage du groupe « **idéologique** » au groupe « **mythique** ». C'est de cette connaissance, rendue à sa structure de savoir sur le désir et incluant par conséquent la différence et la loi symbolique que s'entretiendront les participants avec le moniteur et les observateurs, lors de la dernière séance.

Un second mécanisme identifié dans la structure perverse est le **déplacement** et la **substitution** d'un objet au phallus féminin. Le choix de cet objet est soumis à l'identité de perception selon le processus primaire. Une des caractéristiques de cet objet est d'être et de ne pas être le phallus.

L'idéologie est elle-même un objet substitutif investi comme objet d'une croyance. Pendant l'objet de la

croyance peut être localisé et repéré comme ceux soumis à la surestimation dans le système idéologique. Dans l'observation présentée, nous avons repéré que ces objets sont simultanément ou successivement : le groupe, les participants, Léonore et le moniteur. Chacun de ces objets est susceptible de fonctionner comme signifiant phallique, selon l'organisation métaphorique des objets partiels : sein (groupe et Léonore), mamelon (Léonore), enfant (participants), excréments (participants, groupe, moniteur), pénis (le moniteur, Léonore contenant le pénis monitorial, participants identifiés au phallus monitorial...). Ces objets fonctionnent aussi selon l'organisation métonymique (contenant-contenu, partie-tout) ; cette double organisation tisse le réseau de la crédibilité.

L'idéologie comme objet de substitution soumis au processus de fétichisation est, dans le groupe, ce qui pour les participants tient lieu de la loi. La particularité de cette loi est qu'ils se la donnent à eux-mêmes, non dans la reconnaissance de sa nécessité fondatrice, institutive et symbolisante — ce qui impliquerait une organisation postœdipienne — mais selon la nécessité de tuer au nom de la loi le Père idéalisé. Dans le groupe, nous en voyons l'aboutissement dans le fait que le moniteur est à la fois sommé de se soumettre à la loi (afin qu'il soit castré comme castrateur) et qu'il en est déclaré la cause dont il s'excepte et non parce qu'il y est lui-même soumis (cause dont procède l'ordre symbolique). Le processus pervers tient précisément de ce détournement de la loi au profit de qui s'y substitue (le groupe idéalisé, Léonore, les participants) selon la nécessité de défier par elle la loi paternelle symbolique. La représentation du père idéalisé, arbitraire, narcissique, permet aux participants de rester assujettis, non sans risques, au phallus maternel. L'idéologie représente à la fois le phallus auquel demeurent identifiés les participants, la substitution au père idéalisé et omnipotent d'un idéal qui le supplante (le père est tué dans l'imaginaire) ; l'idéologie ne s'élabore qu'en référence à la loi symbolique (le père mort selon la loi) défiée et désavouée. Elle récupère dans l'allégeance du Moi idéal ce qui a été repris à l'instance incarnant l'Idéal du Moi (le meneur, le chef admis par tous : les participants ne cessent d'en déplorer l'absence...). La difficulté d'élaborer des relations intersubjectives dans le registre symbolique conduit à une régression où les relations s'établissent selon l'imaginaire. L'identification mutuelle des participants, contrepartie et conséquence de l'abdication de leur idéal en faveur du chef qui l'incarne, s'effectue selon l'organisation des identifications primaires, narcissiques, imaginaires.

La fonction de l'idéologie apparaît donc dans sa dimension sociale et en rapport avec la structure libidinale du lien groupal : nous aurons à revenir ultérieurement sur ce point.

La **réduction** est le troisième mécanisme à l'œuvre dans le processus de fétichisation. Elle est corrélatrice de la surestimation par laquelle l'objet se substitue à la toute puissance et à la totalité phallique. La réduction du tout à la partie permet de maîtriser sur celle-ci toute ambivalence qui témoignerait de la réalité de la différence. La réduction se manifeste ainsi référence implicite à la castration, en ce que « **cette partie fermée sur elle-même**

trace une frontière à l'Inconnu et au manque » (Rosolato G, 1967, p. 20).

Dans le groupe, la réduction opère dans la constitution même des objets et de l'idéologie elle-même : le groupe, Léonore, le moniteur, les participants, ne doivent être **rien d'autre** que ce qu'ils signifient dans le système : égaux, ici interchangeables et **absolus**, c'est-à-dire non assimilables. Exclues du groupe, des participants, comme de l'idéologie, l'ambivalence et la différence seront mis en scène **ailleurs**, sous le signe du clivage et de l'opposition irréductible. Chacun des objets fétichisés dans le processus idéologique doit échapper à ce qui est inauguré par la castration symbolique et l'acceptation de la loi : la limite, la contingence, la finitude, l'hétérogénéité, l'inconnu, le manque. Réduits à être objets du besoin et de la consommation, ils ne peuvent supporter d'être exposés à être désirants et sujets divisés.

Aussi bien, réduire Nicolas par la castration imaginaire qui lui est infligée, réduire la serveuse à n'être qu'une servante de l'homme et les participants les sujets assujettis du groupe, c'est encore limiter l'émergence du sens à ce qui est strictement compatible avec le système : que le sens ne procède que du plaisir et de sa loi.

C'est une des fonctions de l'idéologie que de régir le mécanisme de réduction des objets sur lesquels opère le processus de fétichisation. Elle réduit par là toute connaissance à n'être que produit et objet de l'omnipotence du narcissisme.

Dans la structure psychique perverse, la réduction porte sur l'objet phallique détaché et érigé en mémoire de la castration. La réduction idéologique est réduction de la fonction symbolique, de l'ambivalence, de la mise en cause de la division du sujet. J. Baudrillard (1970) relève dans son étude sur les rapports du fétichisme et de l'idéologie que la condition nécessaire au fonctionnement idéologique est la perte du symbolisme et la réduction sémiologique : « c'est, écrit-il, l'organisation sémiologique elle-même, la prise en un système de signes qui a pour fin de réduire la fonction symbolique. Cette réduction sémiologique du symbolique constitue proprement le processus idéologique » (p. 221). Dans le groupe ici présenté, la récupération de la dimension symbolique se manifeste, à partir de la 9^e séance, par la résurgence de la pluralité des signifiants et leur polysémie (peste, bateau, croisière), par la résurgence de l'ambivalence (un même objet reçoit et tolère des significations et des affects opposés).

3. — La discrimination.

La surestimation hyperbolique de l'objet comme signe absolu, la réduction du symbolique à un système de signes, ont pour conséquence de faire fonctionner le discours idéologique selon une opposition de termes antinomiques dont l'un exerce nécessairement sur l'autre une relation de subordination. Cette relation de subordination dispose les relations entre les différents termes constituant l'ensemble groupal. Le groupe, comme objet idéologique, est l'un de ces termes au profit duquel sont subordonnés les relations et les individus. Examinons

comment ce processus fonctionne : une fois érigé en objet, doté d'un vouloir et d'un pouvoir de sujet « le groupe » veut que les participants soient soumis à la loi qu'il se donne : le sacrifice de l'intimité personnelle au profit du groupe-individu en est la manifestation conséquente, les participants en sont les serveurs. C'est le même type de relation que révèlent les mises en acte. L'égalité affirmée ne peut fonctionner qu'au bénéfice exclusif d'un terme sur un autre : ainsi l'attitude raciste vis-à-vis d'un participant que l'on découvre juif (processus d'accréditement), la discrimination dont est l'objet toute minorité, l'humiliation de la serveuse du restaurant, l'affirmation du groupe contre l'out-groupe et la pluralité, l'affirmation de la « masculinité » au détriment de la « féminité ». Dans chaque cas, l'affirmation narcissique normative a pour nécessaire corrélat la négation de l'autre. L'égalité ne peut se soutenir dans le discours idéologique et dans les relations de groupe que sur la base d'une inégalité de fait dont le profit sert toujours les idéologues et conforte leur pouvoir. La différence doit être réintroduite, mais ailleurs et pour l'exorciser : c'est là l'effet non réductible du clivage du Moi, dont témoigne l'idéologie dans le processus social. Mais il se produit toujours aussi que les idéologues ont eux-mêmes fait de l'idéologie leur idole. Celle-ci ne se soutient, comme nous le verrons plus loin, que dans le rapport d'allégeance plus ou moins tyrannique du Moi aux instances idéales.

La discrimination résulte de ce que la surestimation, pour maintenir l'éclat de son objet, doit à la réduction ; de ce que, pour être tolérable et conjurée, la réduction doit à la surestimation ; ou encore de ce que l'idéalisation doit à la persécution, dont elle est le revers défensif. Dans le groupe, l'idéalisation concerne le groupe lui-même comme groupe d'amour, d'égalité et d'unité, les participants (psychologues, psychiatres, éducateurs) aimant d'un amour égal les sujets et reconnaissant partout et toujours la « dignité » de l'autre ; le sujet assujéti à cet idéal ne peut qu'osciller entre le tout et le rien. La logique de l'idéologie égalitaire conduit donc à édicter qu'au nom de l'égalité rien ne doit être gardé par-devers soi, un devers qui bien entendu s'avère être ici un devant.

4. — La clôture.

L'aboutissement du processus idéologique est l'élaboration d'un système de représentation et d'action destiné à clore le fantasme. Le système produit est lui-même clos. Dans le groupe présenté, il est possible de discerner une quadruple clôture :

- **clôture de l'objet**, soit le groupe indivis, unitaire, corps unifié, idole parfaite ; par cette clôture le groupe est constitué en phallus soustrait à la castration en corps non morcellé.

- **clôture des échanges** : subordonnés à la loi imaginaire d'égalité et d'unité, les échanges ne peuvent s'établir qu'en raison de la protection qu'ils assurent contre l'angoisse de morcellement, l'angoisse de castration et la reconnaissance de la différence. Strictement définis par leur qualité protectrice et narcissique, ils ne peuvent s'établir que dans le champ de l'illusion.

● **clôture du discours**, qui se manifesta dans ce que le discours idéologique ne peut tolérer nulle faille, nulle contradiction logique ; elle est immédiatement réduite dans le jeu du processus primaire (projection sur le moniteur constitué comme signe de contradiction et « cause » arbitraire de la loi du groupe).

● **clôture épistémologique** enfin, puisque le savoir qui se constitue sur l'objet, sur les autres et sur soi est défini par la défense opposée à un **autre savoir** : celui qui concerne la différence des sexes, la castration, la naissance, les rapports du père et de la mère (fantasmatique originaire). L'idéologie se substitue à ce savoir qu'elle occulte et défie.

Ce dernier point mériterait qu'on s'y arrête : nous avons tenté d'établir que l'élaboration idéologique met en œuvre les mécanismes fondamentaux du processus de fétichisation ; elle est un processus de fétichisation. Nous pouvons maintenant préciser en quoi l'idéologie peut être conçue comme une perversion. Il s'agit d'une perversion dans le rapport au savoir. Le savoir que construit l'idéologie (au profit de l'idéologue) est un savoir qui se donne à croire comme vérité absolue. L'idéologue sait, envers et contre tout démenti, et au risque de s'y perdre si l'objet qui fonde son savoir venait à faire défaut ; telle est l'attitude du pervers qui ne peut prendre la position de celui qui ne sait pas (Clavreul J., 1967, p. 111). L'enjeu du savoir n'est pas ici la connaissance, mais la puissance sur l'objet : le non-savoir définit le champ illimité où peut s'exercer la limite arbitraire et narcissique que trace l'idéologue, et qui pour illusionner, doit rechercher son public de crédules et de naïfs ; c'est le champ de l'autre qu'il convient de **désillusionner** (de pervertir). En cela, l'idéologie crée et maintient le champ de l'illusion dans l'existence sociale ; elle lui est coextensive.

Cette multiple clôture permet à l'idéologie d'exercer comme système sa fascination et de constituer ses objets en objets de séduction : objets dotés des qualités fascinantes du double « où le sujet (pervers) se reconnaît, non point d'une manière partielle, fragmentaire, mais dans un ensemble donnant une impression de complétude » (Rosolato G., 1967, p. 26). L'idéologie propose dans ses objets comme dans le système qu'elle constitue ces objets autarciques qui se suffisent à eux-mêmes. Baudrillard (1970) souligne à plusieurs reprises cette aptitude séductrice de l'idéologie : « ce qui est recherché et reconnu dans la séduction, c'est un en-deça, ou un au-delà de la castration, qui prend toujours figure soit d'une indivision « naturelle » harmonieuse..., soit d'une sommation et d'une clôture parfaite par les signes. Ce qui nous fascine, c'est toujours ce qui nous exclut radicalement de par sa logique ou sa perfection interne : une formule mathématique, un système paranoïaque, un désert de pierre, un objet inutile, ou encore, un corps lisse et sans orifices, dédoublé et redoublé par le miroir, voué à l'auto-satisfaction perverse » (p. 219, 220). Il note que le discours idéologique est toujours lui aussi redondance de signes et tautologie : dans le groupe ici présenté, les exemples abondent de la reproduction infinie des signes de l'in-différenciation. C'est, ajoute Baudrillard, par cette spécularité, ce « mirage en lui-même » que le discours idéologique conjure les conflits et exerce son pouvoir (p. 220, note).

I

LE RECOURS A L'IDEOLOGIE COMME ACTIVITE COEXTENSIVE A LA VIE DE GROUPE : LA REPRISE SYMBOLIQUE DANS UN GROUPE INTERPRETANT

Un second exemple clinique apporte des éléments nouveaux pour l'analyse de certains aspects du processus idéologique dans son rapport avec le groupe. Dans la mesure où les phénomènes observés dans cette situation ne définissent pas une idéologie systématique et fermée, mais manifestent que le processus à l'œuvre n'aboutit pas à une idéologie constituée, nous découvrirons plus clairement le fonctionnement de l'esprit de système caractéristique du processus idéologique, que le terme de celui-ci soit une idéologie totalement systématique ou partiellement systématique.

Il s'agit ici d'un groupe de moniteurs interprétants (staff) dans un séminaire de formation.

En séance plénière, le staff se trouve confronté à la difficulté suivante qui lui semble tenir à des divergences internes à propos de l'interprétation dans ces séances : des registres différents sont utilisés par les membres du staff, les uns intervenant pour interpréter en référence au registre freudien, les autres dans un registre psychosociologique et microsociologique, certains recourent à un mode expressif mytho-poétique. Cette pluralité des références et cette polyphasie sont rendues responsables du sentiment de ne pas interpréter de façon satisfaisante les séances plénières. Deux manifestations d'angoisse apparaissent, l'une devant la crainte de « casser » le séminaire, l'autre devant le morcellement et l'hétérogénéité du staff. L'idéal du staff est d'être homogène quant à sa référence psychanalytique, d'être en mesure de comprendre le séminaire qui le réunit et d'être unifié devant les participants. Les séances « plénières » sont le moment privilégié pour comprendre et interpréter le séminaire dans son ensemble. Celui-ci est donc, pour le staff, un bon et un mauvais objet, et le staff lui-même lutte contre son angoisse en opérant un clivage entre de « bonnes » et de « mauvaises » références et interprétations.

Devant cette angoisse — « le trône et l'autel sont en danger » — deux membres du staff décident, après discussion sur le « matériel » produit en séance et analyse de la situation, que la voie à suivre est de rendre compte de ce qui se passe dans les séances plénières et d'interpréter en référence à la théorie de Mélanie Klein. Ils avertissent rapidement le staff de leur décision et, sans plus attendre, la mettent en pratique. La première interprétation proposée dans le registre kleinien porte sur le fantasme selon lequel les participants recevraient du staff une nourriture mauvaise : d'où leur refus des interprétations, le silence mortel durant les séances — silence retorsif par ailleurs, à l'égard du staff : « nous ne voulons pas de votre soupe, se diraient les participants, vous — le staff — allez manger de la nôtre ». L'interprétation proposée est une interprétation de résistance de transfert. Elle a, au cours de la

séance, un effet dynamique positif : elle dégage les participants du grand groupe de leur culpabilité, leur apporte la compréhension du clivage et amorce une analyse des relations transférentielles sur le groupe et sur le staff.

Le recours à la théorie kleinienne comme registre de référence pour l'interprétation fonctionne ici comme recours idéologique à une doctrine. La situation dans laquelle le recours se produit présente toutes les caractéristiques repérées au cours de l'analyse précédente : mise en question de l'idéal, situation dangereuse, réponse idéalisante et contraignante, élaboration d'un objet idéal (la doctrine kleinienne — et non pas freudienne — ici le couple parental est reconstitué) restaurant le narcissisme du staff quant à son double support : le séminaire et le groupe staff. Quant aux mécanismes psychiques qui sont mis en œuvre dans le processus idéologique, nous y repérons le désaveu de la castration et de la différence, au nom de l'idéal à préserver. Le clivage se manifestera comme clivage du Moi (la différence est reconnue et agit dans la différence des références ; elle est désavouée comme atteinte à l'idéal et refus de la réalité) et comme clivage de l'objet.

Ce recours idéologique est destiné à rendre compte des rapports internes du staff et de son rapport au séminaire. L'interprétation proposée est, de ce point de vue, transposition de ce qui se passe dans le staff. Que son effet ait été de rendre à la parole et au sens les participants quant à leurs élaborations imaginaires est une question qui mériterait qu'on s'y arrête. Si pour le staff, le processus idéologique remplit une série de fonctions bien précises et se trouve porteur d'un système idéologique qui pourrait se clore selon les mécanismes décrits plus haut, pour les participants de la séance plénière, l'énoncé interprétatif kleinien est ce à partir de quoi est symbolisé ce qui était demeuré imaginaire et refoulé. Je suppose que la pertinence de cette interprétation tient à ce qu'elle s'origine dans un mouvement contre-transférentiel consécutif à la régression du staff (régression ici réversible) vers des modalités d'identification primaires, communes aux participants et aux membres du staff ; ceux-ci répondent au fantasme organisateur des relations en séances plénières par leur propre écho fantasmatique qui, symbolisé, autorise l'interprétation. Ce qui résulte dans le staff, du processus idéologique, a un effet de symbolisation pour le séminaire : pour autant que le processus idéologique dans le staff n'a pas abouti à la construction, par l'esprit de système, d'une idéologie close. La réunion du staff qui a suivi cette séance a été l'occasion de reprendre et de poursuivre l'analyse inter-transférentielle du staff dans son rapport au séminaire. A développer ces remarques, nous aurions quelques bases pour comprendre les relations entre idéologies, et entre organisations sociales.

Avant de reprendre l'analyse de cette observation et de la précédente pour y représenter les fonctions de l'idéologie dans les groupes, je voudrais dégager un processus jusqu'ici entr'aperçu dans ces deux cas : l'allégeance à l'idéal, comme dimension de l'idéologie et du lien groupal.

II

L'ALLEGANCE A L'IDEAL DANS LE PROCESSUS IDEOLOGIQUE ET DANS LES RELATIONS DE GROUPE

Le mécanisme de la surestimation a fait entrevoir la position valorisée dans laquelle fonctionne l'objet. Celui-ci ne tient cette qualité que de la place qu'il occupe pour le sujet : celle du phallus et de toute représentation pouvant en tenir lieu. L'idéologie se présente ainsi comme un système d'idées subordonnées à un idéal dans lequel le sujet s'assure de sa toute-puissance narcissique. Que l'idéologie se prête à servir de modèle exclusif pour la conception de la réalité et pour l'action sur celle-ci, qu'elle fascine ou provoque la répulsion, qu'elle oblige, ces traits tiennent à son allégeance à un idéal.

Ces formulations mettent en question le rapport entre les instances psychiques par lesquelles s'élaborent les idéaux et l'instance par laquelle s'établissent les liaisons entre les processus psychiques et la réalité : les relations du groupe s'y trouvent impliquées.

Dans un article sur le Moi et les fonctions de l'idéologie, W. Baranger (1959) reprenant les principales thèses freudiennes sur les fonctions du Moi, fait de ce dernier le centre privilégié du processus idéologique. L'idéologie est administrée par le Moi dans ses aspects conscients et systématiques ; elle est au service des fonctions moïques de connaissance et d'action comme de ses fonctions de méconnaissance et de défense. L'idéologie est encore au service du Moi dans la tentative qu'elle permet d'intégrer les exigences du Ça, du Surmoi et de la réalité, les fantasmes et les relations d'objet dans une construction systématique, cohérente et conforme à la double nécessité du plaisir et de la réalité.

L'idéologie assume ainsi un certain nombre de fonctions spécifiques du point de vue du Moi dont la structure hétérogène met à profit les différents aspects de l'idéologie ; celle-ci ne peut se réduire à n'être qu'un épiphénomène de productions inconscientes. Pour en préciser le statut, il sera utile de revenir sur le rôle que joue l'idéologie dans les relations entre les instances.

L'étude de l'allégeance à l'idéal dans l'idéologie rend nécessaire de distinguer au moins deux grandes catégories d'idéologies :

1°) Celles qui proviennent des aspects archaïques du Surmoi dans le conflit qui l'oppose au Moi : les idéologies qui dérivent de ce conflit en constituent des solutions : elles portent trace de ce conflit. Elles sont élaborées dans un rapport d'allégeance au Moi idéal et sont par conséquent toujours narcissiques et absolues dans leurs pôles idéalisant et/ou persécuteur. Elles assujettissent ceux qu'elles soumettent à leur emprise à l'obéissance et à la conformation incessante à un objet idéalisé, introjecté mais non assimilé (et non assimilable).

2°) D'un autre type sont les idéologies qui sont élaborées dans la relation du Moi et de l'idéal du Moi, c'est-à-dire consécutivement au remaniement œdipien des identifications. Elles sont plus relatives, moins dominées par les défenses psychotiques, davantage ouvertes

à la reconnaissance de la réalité et aux expériences ; corrélativement, le Moi est devenu capable d'assimiler des objets d'identification successifs, contradictoires, mais non scindés, ceux-là mêmes qui constituent l'Idéal du Moi. De telles idéologies laissent se développer une plus grande tolérance à la critique et au démenti : les relations d'objet qu'elles définissent sont plus évoluées, rationnelles et gratifiantes. Elles constituent la base la plus commune des élaborations cognitives, critiques et créatrices, ou hypothétiques. Nous pouvons déjà admettre que le processus symbolique n'est pas radicalement réduit dans ce type d'allégeance.

Cette distinction entre deux grandes catégories d'idéologies, esquissée par W. Baranger et reprise par C. de Matos (1969) permet d'éclairer un aspect fondamental du processus idéologique : ce que j'ai appelé l'allégeance à l'idéal. Tentons d'en préciser les modalités et les effets.

1. — L'allégeance au Moi Idéal.

La théorie kleinienne permet de rendre compte de l'activité du Moi dans l'élaboration des idéologies strictement tenues dans l'allégeance au Moi Idéal ; de telles idéologies dérivent des organisations primitives de défense contre les angoisses persécutives et dépressives ; le clivage de l'objet est la mesure défensive essentielle pour réduire l'ambivalence pulsionnelle initiale, et assurer la protection contre l'angoisse persécutive. L'idéalisation, le contrôle omnipotent de l'objet, le déni sont parmi les modalités protectrices mises en œuvre contre le retour du mauvais objet destructeur. La seconde position est marquée par la prédominance des angoisses dépressives consécutives à la culpabilité d'avoir sadiquement détruit le bon objet : les défenses mises en œuvre sont principalement ici l'inhibition de l'agressivité, les défenses maniaques et la réparation ; en même temps que le bon objet pourra être introjecté et assimilé par le Moi, l'ambivalence sera restituée sans qu'elle constitue une menace mortelle pour le sujet.

L'allégeance au Moi Idéal est l'allégeance à un idéal narcissique de toute puissance, qui est la survivance de l'idéalisation de l'objet clivé. Il ne peut s'agir que d'une allégeance dominante, mais partielle toutefois, puisque le seul fait d'opérer sur l'objet idéalisé une transposition dans le système idéologique constitue par-là même une tentative de maniement et de contrôle de cet objet par le recours à la symbolisation. Toute élaboration idéologique comporte donc une amorçe de réparation ; elle accomplit cette fonction en réunissant ce que la réduction de l'ambivalence pulsionnelle et le clivage avaient primitivement scindé et écarté.

L'idéologie qui se constitue dans l'allégeance au Moi Idéal est contemporaine d'une régression à une organisation archaïque de la relation d'objet ; une telle régression vers les positions paranoïdes et dépressives s'effectue dans les situations anxieuses dont le groupe de diagnostic, entre autres situations de déséquilibre psychique transitoire, fournit l'occasion. On peut s'attendre à ce que ce type d'idéologie apparaisse chaque fois qu'un ensemble d'individus liés entre eux par un lien social nécessaire et vital se trouve aux prises avec une menace —

qu'elle soit interne ou externe, réelle ou fantasmée — susceptible de le mettre en danger de mort : lorsque « **le trône et l'autel sont menacés** ». Les idéologies qui se constituent dans de semblables situations sont ordonnées à la **survie** des individus et du groupe auquel ils s'identifient. Que le contenu et l'effet mortifères de certaines de ces idéologies ne nous trompent pas : l'affirmation narcissique et vitale de soi est toujours ici corrélative d'une négation de l'autre (implication sadique) et de soi (masochisme). Dans leur allégeance au Moi Idéal, les idéologies sont des idéologies de guerre, quand bien même elles font de la paix leur objectif manifeste.

Le premier exemple que j'ai présenté permet-il de conserver ces hypothèses ? La croyance en un groupe d'amour fusionnel, unifié et égalitaire se constitue et se développe dans la régression vers la position paranoïde qui oblige les participants à mettre en œuvre les mesures défensives destinées à assurer la protection contre l'objet destructeur : le bon objet idéalisé résultant du clivage est représenté par Léonore et par le groupe ; l'idéologie égalitariste et unitaire maintient ces objets comme bons, et signifie l'adhésion collective à l'idéal qui est ici représentation de l'accomplissement possible pour chacun de la toute puissance narcissique : les concepts-idoles d'égalité, d'amour et d'unité assurent que le fantasme de fusion et d'incorporation unitaire est vraisemblable, tend vers une possible réalisation. Cette illusion n'est entretenue dans le groupe que moyennant une concession à faire, pour la réalisation du désir infantile d'omnipotence : le sacrifice obligé de cette « **petite chose** » que les participants exigeront ensuite, pour faire l'économie de la reconnaissance par chacun de la castration, en mémoire même de la chose : la cérémonie — on l'a vu — ne suffira pas à exorciser le fantasme ; dans une mise en acte « **totem** », la différence, par la castration, sera rendue perceptible en autrui (Nicolas, la servante...). Ainsi seulement, l'égalité, l'unité et l'amour pourront venir assurer les participants de leur force homogénéisée dans la lutte contre le persécuteur, une fois leurs propres pulsions agressives déposées en lui, cet autre : l'autre face de l'objet clivé, soit tel participant, Léonore, le moniteur. On relèvera ici encore que la contradiction entre « **l'être égal et un** » et le « **tout dire** » ne suffit pas à entamer la croyance ; le recours à la logique secondaire couvre — au sens d'un recouvrement et d'un transfert de responsabilité — le jeu du processus primaire : projection et déplacement sur le moniteur. Nous sommes là en présence d'une communication paradoxale, au sens où après G. Bateson, L. Morissette et collab. (1968) définissent le type de relation prévalant dans la genèse de certaines formes psychotiques : la double contrainte de tout dire et d'assurer l'égalité est la conséquence de l'effort colossal déployé par les participants pour contrôler le persécuteur et obéir à l'idéal. Cette contrainte aliénante caractérise l'allégeance du Moi au Moi Idéal, ce qu'exprime l'idéologie. Liant dans un système logique ce qui est clivé et séparé par le processus primaire, l'idéologie assure le rempart défensif collectif contre la division et l'angoisse persécutive, en instaurant par l'idéalisation l'efficace narcissique du bon objet. La mise en acte révélera cette discontinuité et cette défaillance dans le système idéologique : elle découvrira la faille jusque dans le processus de symbolisation, ren-

dant possible, par la manifestation de cet **écart**, l'interprétation du clivage et de la fonction de l'idéal dans le groupe. La phase dépressive est un palier de transition vers la récupération de l'ambivalence et vers l'instauration du processus symbolique qu'inaugure le recours au mythe.

L'idéologie, dans son allégeance au Moi idéal présente ici deux versants séparés, mais coordonnés par le clivage et les défenses propres à la position paranoïde : un versant idéalisant et un versant persécuteur.

a) LA POSITION PARANOÏDE

Le versant idéalisant

Ce versant se manifeste dans l'idéologie par l'obéissance inconditionnelle à l'objet bon et tout puissant élaboré pour écarter la relation terrifiante avec l'image orale primitive destructrice. Tel est le processus central des constructions utopiques : il s'agit toujours de lutter contre l'image maternelle mauvaise (la Nature, ou la Ville « mangeuses d'hommes ») et de contrôler le retour possible du persécuteur. Les idéologies conséquentes sont des formations substitutives dont le rôle est de reproduire l'objet idéalisé : le sein, le mamelon, le pénis maternel. L'obéissance à l'image idéalisée est nécessaire pour retrouver l'état narcissique plénier et parfait que la séparation (la naissance, le sevrage et toutes les autres séparations ultérieures) a interrompu.

Le versant idéalisant de l'idéologie rend compte de la permanence de l'idéal narcissique de toute puissance, auquel l'objet idéalisé (partiel ou total) a correspondu dans l'identification primaire du sujet. La reconquête de l'objet s'avère alors nécessaire pour délivrer de la souffrance et de l'angoisse mortelle infligée par le persécuteur.

La qualité d'absolu — donc inassimilable — de l'objet idéalisé le condamne à être perpétuellement projeté sur ce qui, jamais, ne parviendra à correspondre avec sa perfection et sa plénitude. Notons à ce propos que le groupe égalitariste-unitaire s'est réuni durant plusieurs mois après la session, comme si la quête de l'absolu exigeait cette incessante lutte contre la séparation : que la première réunion se soit tenue chez Léonore le confirme. L'objet idéalisé doit être capté et fixé : ou bien définitivement enkysté et protégé comme une tumeur muette, ou bien sans cesse projeté ailleurs, ou encore localisé sur un support et une forme convenables, toujours présents et disponibles, intemporels et immuables : ainsi, la divinité, l'idole, le héros ; ainsi la **cause**, abstraite, transcendante, sacrée. L'idéologie est cette réponse de clôture à la question de la cause : si l'idéologie s'organise pour la justifier, l'expliquer, l'argumenter et la consolider contre toute atteinte vécue et interprétée comme persécutive, elle est d'abord affirmation et assurance.

La Cause, et non les causes : la surdétermination de l'objet de la croyance est, dans le système idéologique, finalement toujours réduite à l'unique. La puissance attractive de la Cause et son efficacité tiennent d'être unique, et de pouvoir ainsi s'opposer, dans la cohérence d'un système d'idées abstraites, autonomes, liées

entre elles par la seule logique de ses lois propres, et par la cohésion qu'elle instaure entre ses croyants, à l'autre persécuteur lui aussi réduit à l'unicité : le mal, le diable, le juif, l'impur (telles les références non psychanalytiques dans le second exemple). Le stéréotype et la réduction manichéenne sont les processus mêmes de ces idéologies (cf. les travaux de Leisegang sur la gnose).

Une des fonctions majeures des idéologies idéalisantes est d'assurer que la reconquête de l'état de plénitude et de toute puissance narcissique infantile, dans le retour à l'unique, est **vraisemblable** : **vrai**, puisque la référence au réel (l'expérience que Léonore rapporte d'un groupe sans fin et parfait est enregistrée par les participants comme un modèle réalisable) est destinée à en témoigner ; **semblable** à ce prototype ineffaçable qu'a constitué la relation d'avant la séparation. Sont ordonnés à cette même fonction et la cohérence logique du système idéologique, sa clôture, et la cohésion qu'elle apporte au groupe : l'une et l'autre garantissent que la promesse qu'elle contient est vrai-semblable. Constituée comme objet d'investissement pulsionnel et fantasmatique, l'idéologie reçoit les mêmes qualités que celles de l'objet qui la constitue : une idole sur laquelle est projeté l'idéal narcissique.

On reconnaîtra les idéologies de conquête : du Paradis, de la Terre sainte ; celles des Croisades et des révolutions totales et absolues, celles de tout impérialisme. Avec l'éclat, la toute puissance, la primauté et la suprématie absolue de l'objet et de la Cause, prolifèrent le fantôme du Persécuteur et l'impulsion destructrice. Non seulement l'idéologie intime et assure la reconquête urgente et nécessaire de l'objet idéalisé d'autant plus que sont intenses les angoisses persécutives et les pulsions destructrices ; elle systématise et fixe toujours aussi une place au persécuteur pour maintenir la position du narcissisme. Ce faisant, elle le contrôle.

**

Le versant persécuteur :

Ce second versant, inséparable du premier, manifeste la position puissante acquise par l'objet persécuteur dans le processus dissociatif ; cette puissance est en raison directe de la non-assimilation par le Moi de l'objet idéalisé. Il s'agit pour le Moi de contrôler le persécuteur en le fixant sur un objet. L'idéologie comporte nécessairement la trace de ce processus dans la position qu'elle accorde au persécuteur : elle rend compte de sa permanence (par le clivage, le déni, la projection...) et de l'espoir que triomphera sur lui l'objet idéalisé ; cependant, l'instauration de celui-ci est toujours alors reportée à la fin des temps et aux confins de l'espace.

Lorsque prévaut l'allégeance au persécuteur, c'est-à-dire lorsque la défense idéalisante ne suffit plus à endiguer l'angoisse, l'idéologie est un des derniers remparts contre sa destructivité ; dans la mesure où le système idéologique parvient à le représenter et à le manier, il tente d'en conjurer les effets mortifères. Telles sont précisément les idéologies millénaristes, apocalyptiques, les prophéties de la destruction intégrale.

De telles idéologies peuvent présenter une texture délirante correspondant à la structure psychotique qui la supporte — comme dans le cas d'une prévalence du versant idéalisant ; elles ont cependant toujours un débouché du côté de l'idéalisation, qu'elles annoncent explicitement ou non l'avènement de l'Age d'Or, des Temps nouveaux, la régénération cosmique ou l'ordre du plaisir intégral. La destructivité est devenue, par le contrôle idéologique, passage nécessaire vers un ordre où tout ce à quoi en voulait le persécuteur sera renversé dans le contraire : un contraire transfiguré par l'objet idéalisé. C'est ici qu'apparaît l'une des raisons et des fonctions du messianisme dans sa relation avec la prophétie catastrophique : articuler le passage catastrophique vers le débouché idéal.

Du fait de leur structure clivée et de la prévalence du renversement pulsionnel, de leur organisation foncièrement narcissique, des identifications primaires à l'objet (maternel) investi de la toute puissance qu'elles relaient et sollicitent, les idéologies de ce type se désignent elles-mêmes comme persécutrices aussi bien vis-à-vis d'autres idéologies que vis-à-vis de ceux de ses adeptes qui s'en détacheraient ; il existe dans tout système social organisé une procédure de régulation qui permet à la persécution de s'exercer (purges, exclusions, procès...) au profit du pouvoir et de l'idéologie dominante.

b) LA POSITION DÉPRESSIVE

J'ai mentionné plus haut, à propos de la surestimation, ce qu'il advient lorsque l'objet de l'idéologie vient à manquer ou lorsque l'idéologie elle-même, investie comme objet de fétichisation, se trouve défaillante ; j'ai relevé quelles issues étaient inventées : parmi celles-ci, la réduction de la dissonance, la décompensation et la dépression.

Reprenant ici les modalités de l'allégeance du Moi à l'Idéal (au Moi Idéal), dans le système idéologique, je voudrais préciser dans cette perspective comment l'idéologie articule ses rapports avec l'angoisse dépressive et les mécanismes de défense qui lui sont opposés. Il est possible de repérer que la création idéologique suppose que soient surmontées les angoisses dépressives et que tout processus idéologique comporte une fonction réparatrice.

La transition vers la position dépressive définit par la suite un régime nouveau dans la formation du Moi et dans ses productions. Cette modification est corrélative des changements survenus dans la relation d'objet et dans le destin pulsionnel ; l'objet reconstitué peut être introjecté en toute sécurité, eu égard à ses aspects « bons » et « mauvais » ; la distance entre l'objet externe et l'objet fantasmé interne tend alors à s'atténuer ; en même temps sont réduits l'opposition et l'écart entre les pulsions qui peuvent, sans le détruire, viser le même objet : dans l'ambivalence.

L'angoisse correspondant à cette position porte sur la perte de l'objet bon du fait de l'agressivité sadique du sujet à son égard : le sujet éprouve la crainte de le détruire et de provoquer sa perte. Les défenses mises en œuvre contre ces angoisses sont de type maniaque,

incorporatif ; elles peuvent reprendre les principaux mécanismes inaugurés lors de la phase précédente. Mais l'angoisse dépressive n'est dépassée que par la réintroncation des pulsions, l'inhibition de l'agressivité et la réparation de l'objet. La voie est ainsi ouverte à la structuration d'un Moi intégratif et à la sublimation. Le conflit œdipien engagera vers le symbolique, la créativité et la pensée hypothétique.

Comme le staff dans le séminaire (exemple 2), le groupe de diagnostic présenté plus haut entre dans une phase dépressive au moment où le système idéologique ne permet plus de rendre compte des rapports entretenus entre les participants, le groupe et certains éléments externes (soit la serveuse dans l'exemple 1). L'angoisse dépressive porte sur le groupe tué par les participants ; sur le séminaire « cassé » du fait des « mauvaises » interprétations de certains membres du staff. Le fléchissement de l'idéologie au cours de ces séances (10^e-11^e) dans le groupe de diagnostic est tel que l'angoisse est redoublée : pour un temps, l'idéologie ne fonctionne pas et il ne s'en crée pas d'autre, ce passage « blanc » est significatif : l'angoisse dépressive joue en effet un rôle considérable dans les difficultés rencontrées à produire une idéologie. Cette angoisse paralyse l'activité du Moi tant qu'il ne peut assimiler l'objet sans risquer d'être détruit ou de le détruire. A la lettre, l'objet est inarticulable par le Moi qui ne peut que le maintenir dans un enkystement protecteur.

W. Baranger (1959) analysant les processus de création idéologique chez un patient, a montré qu'il existe une relation directe entre l'intensité des angoisses dépressives et les difficultés d'élaboration idéologique, entre le dépassement de la position dépressive et la possibilité de cette élaboration. Il a établi que le processus de création idéologique correspond à la réparation de l'objet menacé ou endommagé par les tendances agressives du sujet. Nous vérifions que cette découverte faite dans une cure-type permet de comprendre le fonctionnement des groupes.

Les idéologies « dépressives » supposent donc une amorce de dégagement de l'angoisse dépressive : elles constituent un mécanisme de lutte contre cette angoisse, dont elles fixent et contrôlent partiellement les objets et les causes. Telles seraient les idéologies « mélancoliques » dans ce qu'elles expriment de la culpabilité consécutive à l'endommagement fantasmatique de l'objet : ainsi le système idéologique relatif à la culpabilité de l'homme destructeur de la nature, mère nourricière et généreuse. De telles idéologies laissent apparaître la nostalgie de l'objet bon, détruit par les pulsions mortifères de l'homme, (sa méchanceté foncière, son orgueil...). Dans le groupe de diagnostic, la nostalgie et la mélancolie ne sont pas organisatrices d'une nouvelle idéologie ; seuls la récupération de l'ambivalence, les effets parlants de l'interprétation concourent à créer un débouché autre, mythique, à cette expression : dans un registre où se trouve rétablie la dimension symbolique.

Une autre réponse défensive à l'angoisse dépressive est thématisée dans le contenu maniaque ou dans la forme obsessionnelle de l'idéologie. Il s'agit de formations

réactionnelles, contre-dépressives, dont la fonction est encore de fixer et d'endiguer la culpabilité et la dépression liées à l'endommagement de l'objet. L'optimisme forcé qu'elles affichent sont réactionnelles à un pessimisme foncier et à une intense culpabilité qui font irruption dans le discours ou dans la mise en acte au moment où la défense réactionnelle cède.

Bien que, d'une manière générale, toutes les idéologies accomplissent une fonction réparatrice vis-à-vis de l'objet, il est à retenir que certaines fixent plus particulièrement le processus de réparation dans son rapport étroit avec la culpabilité dépressive: en quoi elles se manifestent tributaires du Moi Idéal. Le Moi y trouve à la fois soulagement et assurance dans l'identification à l'objet bon; mais sont aussi satisfaites dans la référence permanente à l'objet endommagé, les pulsions agressives sadiques et masochistes: reconstruire ce qui a été détruit, rassembler ce qui a été dispersé, réparer ce qui a été cassé, etc., permet de lier ce qui jusqu'alors ne pouvait exister que clivé. L'idée de réparation prend encore une valeur d'obligation quelquefois absolue, la culpabilité pour être apaisée ne tolérant aucun détour, aucune échappée sacrilège, car pour redevenir bon en rendant bon le sujet, l'objet idéalisé exige de ses vassaux une extrême soumission. C'est vraisemblablement par cette hypothèse que nous comprendrons l'idéologie de l'unité et de l'intégrité dans le groupe de diagnostic: il est possible que pour certains participants l'unité du groupe représente réparation des désastres fantasmatiques provoqués par le sadisme exercé à l'égard de quelques-uns de ses membres ou de l'objet-groupe. Le sacrifice mutuellement exigé s'inscrit ainsi dans le système idéologique du Rachat.

Dans leur allégeance au Moi Idéal, les idéologies que gère le Moi pour le compte de celui-ci permettent au Moi de lutter contre les angoisses psychotiques: le morcellement, la séparation, la persécution et la dépression. Ce sont là les angoisses typiques que développent les situations de groupe de diagnostic et les séminaires: tous les participants, y compris le staff, y sont plus ou moins soumis et élaborent en conséquence les meures de défense correspondantes. L'exemple de la seconde observation en témoigne. Ici et là les idéologies permettent d'anticiper sur une unité et une réunion idéales et plénières. Elles donnent forme et corps à un projet imaginaire dans lequel le groupe, comme corps peut se prendre. Elles sont ainsi le premier et exclusif miroir dans le foyer duquel les membres d'un groupe se découvrent un et indivis, faisant triompher leur croyance en même temps que leur victoire contre l'angoisse.

J'ai esquissé des rapports d'allégeance à l'Idéal, à propos du Moi Idéal, non des types d'idéologie. Ces rapports sont caractérisés par la structure **imaginaire**, duelle, des relations d'objet et des identifications qui les sous-tend, comme les relations sociales correspondantes.

L'allégeance de l'idéologie à l'Idéal du Moi dessine des relations différentes dans les rapports du Moi à l'Idéal et à l'objet; dans les relations sociales nous avons aussi à faire à des liens différents. L'arrangement de ces relations est inauguré par le remaniement œdipien.

2. — L'allégeance à l'Idéal du Moi

L'Idéal du Moi a son origine dans le remaniement des identifications (secondaires) au parent du même sexe. C'est à ce parent (ou son substitut) craint et haï dans la rivalité œdipienne que le Moi s'identifie comme à un modèle aimable et attractif. En plus étroite dépendance du principe de réalité, l'Idéal du Moi est au service du Moi dans ses fonctions intégratrices, critiques et créatrices par rapport aux exigences de la réalité, aux revendications du Ça et aux impératifs du Surmoi.

L'idéologie que, dans ce rapport d'allégeance, le Moi élabore ne peut donc passer outre à ces requêtes. Elle met à profit le processus de réparation, dont la fonction et l'effet de renforcement du Moi se poursuit dans la sublimation: les pulsions partielles trouvent ainsi un débouché gratifiant et **socialement valorisé**, dans la création artistique et dans l'élaboration intellectuelle.

L'idéologie qui s'édifie dans une relation d'objet post-œdipienne manifeste que les catégories de la Loi, du Sacrifice et de l'Interdit ont pu jouer leur rôle structurant dans l'organisation de la personnalité, des liens intersubjectifs et sociaux et des systèmes de représentations collectives. La réalité de soi, de l'autre et du monde s'est constituée comme éléments différenciés, articulables et irréductibles: le plaisir pourra être trouvé sans que soient mobilisées les énergies essentielles de défense contre les angoisses paralysantes et mortifères. Les systèmes d'idées qui s'élaborent dans ce sillage admettent et maîtrisent l'incompatibilité et la contradiction, ils sont ouverts à la découverte; témoins et produits de l'élaboration triangulaire, les idéologies correspondantes sont caractérisées par l'instauration de la dimension du **symbolique**: les relations entre les termes s'établissent dans la différence et dans leur rapport à la Loi, à la convention qui les unit; l'aspect coercitif et contraignant de la Loi s'estompe au profit de la valeur exploratoire et heuristique qu'elle institue.

Cette ouverture qui spécifie les idéologies **« symboliques »**, partiellement systématiques, témoigne qu'un **passage** par la castration de l'absolu qu'elles visent a été effectué: un passage par le deuil et la désillusion, mais aussi un passage vers des organisations plus complexes, différenciées et socialisées. Dans le groupe de diagnostic mentionné, ce passage s'effectue, après la 10^e séance, dans le recours à un système mythique de représentation et dans le retour à un fonctionnement symbolique. L'interprétation délie les croyances de leur attache à leur objet idole et à leur allégeance au Moi Idéal; elle découvre le fonctionnement imaginaire du groupe et rend ainsi accessible sa connaissance. Dans le second exemple, le staff parvenant à ne pas se laisser prendre au piège que lui tend son propre recours idéologique, de par son **« efficacité »**, s'en dégage et accède à la connaissance de son fonctionnement.

Aucune idéologie **« ouverte »** n'est cependant à l'abri d'une clôture et d'un retour vers les organisations élémentaires dans lesquelles elle se forme. Les processus secondaires sont toujours infiltrables par les processus primaires. Face à une situation dangereuse, mettant en

cause l'organisation narcissique et l'objet de la croyance irréductible, un processus de fétichisation se reconstitue et les défenses primaires contre l'angoisse tissent un réseau protecteur autour de l'objet et de ses adhérences (le Moi, le système social qui par lui s'édifie). L'exemple du fonctionnement d'un groupe d'analystes témoigne de cette régression. Le Moi, dans ses fonctions de connaissance, est aussi un Moi de méconnaissance et de perversion. Ainsi, toute élaboration symbolique, ou hypothétique, peut se retrouver en dogme ou en diktat où triomphent la toute puissance narcissique, l'objet idéalisé et le persécuteur.

La fragilité de la mutation vers le symbolique et l'exploration hypothétique dans le groupe de diagnostic que j'ai présenté, se manifeste dans l'agir consécutif à la session. On pourrait trouver d'autres exemples pour montrer ce retournement pervers et imaginaire des constructions hypothétiques. On pourrait aussi interroger le fondement d'abord imaginaire et pervers des élaborations hypothétiques, et repérer le point de rupture où elles basculent dans le registre de la pensée et de l'action scientifiques. Ce pourrait être là une contribution psychanalytique à l'étude du processus de formation à la recherche scientifique.

**

III

PERSPECTIVES POUR UNE ETUDE METAPSYCHOLOGIQUE DE L'IDEOLOGIE

Jusqu'ici, j'ai esquissé une analyse structurale des processus idéologiques, pour en dégager les mécanismes d'élaboration dans des situations concrètes. Cette analyse implique une référence théorique qui fournit le cadre des hypothèses de ce travail qui doit, sur la question du transfert et du clivage, aux recherches de A. Bejarano, et sur la question du fantasme à celles de A. Missenard. Je voudrais maintenant en développer certains aspects et engager les motifs d'une étude métapsychologique de l'idéologie.

1. — Sur la genèse de l'idéologie

D'un point de vue génétique, il y aurait sans doute intérêt à rechercher les premières esquisses idéologiques dans les théories sexuelles infantiles. L'hypothèse que je formule est la suivante : les mécanismes et le matériel de l'élaboration idéologique sont constitués et montés dans l'organisation préœdipienne. Ils subissent ensuite deux modifications considérables : d'abord, dans leur structure, au moment du conflit œdipien ; ensuite, dans le remaniement économique et dynamique de l'adolescence, où leur forme et leur contenu se précisent et se fixent. Cette phase est particulièrement importante ; à travers les mouvements régressifs contemporains de l'élaboration des identifications tertiaires qui en résultent, sont mis en œuvre des mécanismes de défense qui servent le processus idéologique dans sa forme (intellectualisation et rationalisation) et dans sa fonction sociale (repérage d'affiliation et appartenance à des

groupes). Collaborent aussi au processus idéologique l'investissement narcissique des idées, du groupe, de l'idéal. Enfin, le travail de deuil, corrélatif du renouvellement crucial de l'expérience de la séparation, remet en cause l'organisation imaginaire des relations intersubjectives, groupales et des systèmes idéologiques ; ce travail trouve alors, éventuellement, un débouché vers les organisations symboliques et hypothétiques. Ces énoncés ont, à mon avis, un impact méthodologique pour l'étude des relations entre processus idéologique et relations de groupe, si l'on admet par exemple (Kaes R., 1971) que les situations de groupe de formation (les séminaires en particulier) mettent en œuvre des mouvements régressifs identiques à ceux qui apparaissent au cours de l'adolescence.

2. — Fantasme et idéologie

Comme phénomène psychique, le processus idéologique exprime dans des constructions spécifiques des fantasmes inconscients et des relations d'objet : ce sont des **formations de l'inconscient** qui se fixent dans les systèmes idéologiques ; de ce point de vue, les systèmes idéologiques sont au service du plaisir et de la satisfaction du désir. Ils sont soumis aux transformations qu'imposent la censure, l'interdit et la nécessité.

Les exemples présentés permettent de tenir pour probable l'hypothèse que les idéologies, comme les mythes et probablement tous les systèmes de représentation collective, sont des élaborations sociales d'une **fantasmatique**. Les productions élaborées dans le groupe de diagnostic portent trace de cette allégeance aux fantasmes originaires : retour au sein maternel (paradis de la nudité et de l'omnipotence infantile), séduction (le serpent moniteur, Léonore, autre figure féminine de la séduction — aussi bien certains graveurs du Moyen Age représentaient au pied de l'arbre de l'Eden, une serpente), castration (de la femme, mère phallique, du groupe, du moniteur, des participants ; sur quoi porte le désaveu), scène primitive (séparation de l'homme-moniteur et de la femme groupe, nus, contrôlés par les participants). Dans le groupe de diagnostic, le retour au symbolique libère une expression mythique de ces fantasmes réduits et colmatés dans le discours idéologique : alors se déploie simultanément et la dimension du désir (être identifié au phallus maternel, castrer le père, retourner à l'unique) et celle de l'angoisse et de la défense : connaître la mère, réaliser l'identification fusionnelle et la toute puissance narcissique expose précisément à l'angoisse psychotique et à l'in-différenciation ; voir la femme dépourvue de pénis, c'est être menacé de la mort et de la castration ; découvrir le secret de la naissance, l'origine de la différence des sexes, l'origine de la Loi, c'est être exposé à connaître ce qu'il en est du désir de la mère et du père, et au risque de reconnaître par ce savoir sa propre place. En « traitant » ces questions selon son processus propre, l'idéologie réalise un compromis entre le désir de toute puissance phallique et la défense contre la castration. En servant la défense contre le désir, elle avalisera en norme rationnelle, la loi d'in-différenciation comme loi des rapports dans le groupe : énoncer comme une obligation que chacun est l'égal de l'autre, et par conséquent

contraint de ne rien cacher, permet d'assurer les participants que le privilège de connaître la mère ne sera le fait de personne : ni du père ni de tel ou telle enfant. Si chacun peut ainsi être sollicité par la promesse de la réalisation impossible, il est du même coup contraint de ne jamais y accéder, du fait de l'obligation imposée de tout partager et de ne rien garder « **par devers soi** ».

3. — Le compromis idéologique

D'un point de vue dynamique, les systèmes idéologiques sont à comprendre comme des **formations de compromis**. Espérant développer cette hypothèse dans un travail ultérieur, je voudrais en dégager dès maintenant quelques implications. L'idéologie est une formation de compromis issue d'opérations de forces antagonistes, d'insistance et de résistance : elle est l'expression et l'issue d'un conflit. Sa forme est celle que prend le refoulé, sous l'effet de la censure, pour être admis dans le conscient. La représentation refoulée ne peut apparaître que déformée et transformée, sous un masque. Cette mise en forme ne peut s'effectuer qu'à recevoir une certaine quantité d'énergie nécessaire au travail de déformation et de transformation. L'idéologie requiert donc que soit réalisés à la fois, une rupture, une mise en forme et le maintien d'un rapport d'allégeance vis-à-vis du refoulé. Elle implique un travail de symbolisation.

Ainsi fonctionne le compromis idéologique : dans le groupe de diagnostic il se présente comme une **formation réactionnelle** contre la pulsion dont le groupe se défend, et dont la nature apparaît dans la mise en acte : l'attaque de l'objet persécuteur. Le caractère général des propositions d'amour et d'égalité (en principe tous les êtres sont égaux) signe par ailleurs ce type d'idéologie réactionnelle et défensive vis-à-vis de la pulsion agressive visant les objets spécifiques que découvre l'acting (Nicolas, la serveuse, le groupe).

Dans le staff, le recours idéologique se constitue aussi comme formation de compromis : y prévaut l'accent porté sur la satisfaction du désir, et le recours à la doctrine kleinienne se présente comme une formation **substitutive** : il s'agit de récupérer dans la « bonne » doctrine kleinienne le substitut du « bon » objet (sein, phallus) perdu avec la perte fantasmée du séminaire, de la parole unifiante — « **monophasique** » par opposition à « **polyphasique** » — et du staff. On voit que dans ce cas, l'idéologie satisfait également les exigences défensives contre l'angoisse de morcellement et de casse du séminaire et du staff, et contre l'angoisse de la castration (dans le séminaire, l'angoisse de castration, s'exprimant préférentiellement comme peur de la casse).

4. — L'économie idéologique

L'idéologie est un système de représentation de l'accomplissement du désir et des exigences défensives : les représentations qui la constituent, dans leurs rapports internes et dans le rapport au fantasme qui sous-tend le système, mobilisent l'énergie pulsionnelle qui circule dans les réseaux associatifs. Le point de vue économique

prend en considération ces mouvements d'énergie : intensité, variation, investissement, placement, dépenses, coût et bénéfices. Tous ces mouvements sont subordonnés aux exigences du désir comme à ceux de la défense. C'est dans ces termes (cf. R. Major, 1969) que l'on peut poser la question de savoir quelle(s) économie(s) l'idéologie permet de réaliser dans l'appareil psychique et dans l'appareil groupal : comment l'énergie est utilisée pour le travail de symbolisation, ou pour celui du rejet et de la forclusion.

Deux exemples cliniques rendent probables ces hypothèses : que l'idéologie permet de réaliser l'**économie de la différence**, par l'évitement de la reprise symbolique de la fantasmatique originaire. Ce qui ne sera que partiellement symbolisé dans le groupe de diagnostic reviendra dans les passages à l'acte qui signent le retour du refoulé. L'idéologie indique l'échec partiel d'une reprise symbolique de la fantasmatique qui trouvera son chemin dans le mythe. Dans le staff, le recours idéologique est une symbolisation du conflit interne, qui débouche sur une reprise symbolique du conflit : il a été possible de relier ce recours aux fonctions qu'il accomplit dans le staff et au profit de l'idéal qui le constitue en groupe.

Le recours idéologique n'a permis un dépassement du conflit et de la forme idéologique défensive qu'il revêtait, que dans la mesure où il n'était pas systématisé : autrement dit, dans la mesure où la structure du groupe staff autorisait que soient découverts les ressorts du conflit jusque dans le fantasme, le désir qui le promeut, l'économie défensive qu'il recèle et la place que dans ce scénario le staff occupe. Les propriétés heuristiques qui se déploient à partir de ce recours idéologique dérivent de l'allégeance de ce dernier non au Moi Idéal, mais à l'Idéal du Moi. L'idéologie, comme le recours idéologique, permet donc de faire l'économie, tout le temps qu'elle prédomine sur d'autres organisations cognitives, de ces reconnaissances, tout en rendant possible et en légitimant un certain ordre de discrimination et d'allégeance, qui s'établit au profit des idéologues. Cette proposition est vérifiable dans les deux groupes. Il est à noter ceci qui intéresse la fonction du leadership et du pouvoir : les deux moniteurs qui proposent le recours idéologique accomplissent à ce moment-là dans le staff une des fonctions majeures du leadership et du pouvoir : assurer l'intégration sociale par un processus de discrimination. Cet exemple fait apparaître qu'une des dimensions dynamiques de l'idéologie, du leadership et du pouvoir est indissolublement dans leur capacité d'élaborer des formations de compromis.

5. — Idéologie et instances

Restent enfin à préciser les rapports entre instances, inter- et intra-systémiques ; nous avons suggéré que le Moi acquiert, transforme et stabilise son idéologie dans la série des identifications successives, primaires, secondaires et tertiaires (cf. Castoriadis, Aulagnier P., 1968) dans lesquelles jouent les processus d'introjection et de projection.

Le point de vue dynamique a permis de préciser

le fonctionnement de l'idéologie comme formation de compromis et système de régulation. Une gradation s'établirait entre le « pas de compromis » du délire qu'instaure le rejet, le compromis pervers issu du désaveu et le compromis névrotique que requiert le refoulement, et enfin, un certain compromis que réalise le débouché vers le registre symbolique.

L'idéologie porte trace de cette administration de rapports entre des termes opposés ou contradictoires. Pour ce qui est des instances, nous avons vu qu'elle règle en partie les rapports du Moi, du Ça, du Surmoi et de la réalité. W. Baranger note que si l'idéologie ne constitue pas une instance particulière au même titre que le Moi ou le Surmoi, et qu'elle ne peut être attribuée exclusivement ni à l'un ni à l'autre, elle implique et exprime une certaine conception du réel et de la situation du Moi dans ce réel. L'idéologie constitue une tentative du Moi pour concilier les exigences du Surmoi et celles du Ça, dans la mesure où elles peuvent se manifester dans la réalité. Elle vise ainsi à réaliser l'intégration des instances psychiques et d'un secteur important de la réalité. Cette tâche, écrit W. Baranger, n'est possible que si le Moi n'est pas débordé par le sentiment de sa propre destructivité, de sa culpabilité ou de sa propre incapacité à réparer ses objets. L'idéologie représente cet effort de restauration de l'objet et de synthèse du Moi : effort pour harmoniser les identifications successives et en partie contradictoires, pour transformer le Surmoi en Idéal du Moi, pour assimiler le Moi et l'Idéal du Moi et accepter certains aspects du Ça afin de les intégrer dans le monde. L'idéologie revêt son caractère typique et sa fonction dans l'organisation et la régulation de ces rapports, que le Moi tend à rendre conscients.

**

IV

GRUPE ET FONCTIONS DE L'IDEOLOGIE

Les observations cliniques présentées ont été l'occasion de repérer un certain nombre de fonctions accomplies par le processus et les productions idéologiques dans les groupes. Je les reprends ici sous une forme qui constitue moins une conclusion qu'un programme de recherche.

1. — Identification et idéal

L'idéologie joue un rôle **identificatoire** en assurant la singularité et l'indice de réalité du groupe pour ses membres. Elle permet donc au sujet de se repérer comme membre d'un groupe différencié (le staff est un staff d'obédience psychanalytique et non microsociologique ; le groupe est un groupe exceptionnel fondé sur l'amour, l'unité et l'égalité). Chaque groupe se distingue ainsi par l'idéologie qu'il élabore et qui le différencie : l'idéologie dote les membres d'un groupe d'une identité d'appartenance groupale, et maintient le groupe comme formation sociale typique.

L'exemple du staff pourrait servir de base pour l'étude de la façon dont les groupes acquièrent leur

idéologie : par emprunt à l'extérieur — nous recevons l'idéologie du dehors — et par une série d'identifications introjectives : le bon objet introjecté définit la base de l'identité du groupe, dont les membres sont capables alors, en toute sécurité, d'élaborer des représentations échappant à la répétition et à la rigidité névrotique. L'idéologie n'est heuristique (hypothétique) que pour autant qu'elle se constitue comme structure de symbolisation ouverte à du non symbolisé : elle n'est interprétative que dans cette mesure où elle inclut la castration : mais alors, s'agit-il encore d'idéologie ?

2. — Adhésion, cohésion et cohérence

Vécue comme un objet représentant le groupe, l'idéologie est un objet **d'adhésion** et un signe d'appartenance au groupe ; cette appartenance requiert que soient déposés et retrouvés dans l'idéologie les idéaux et les croyances les plus fondamentales des membres du groupe. La participation au « credo » commun assure le fondement de la **cohésion groupale** et de l'obéissance de chacun à la référence commune (dans le staff, cohésion par l'appartenance à la même identité, cohésion devant le morcellement). L'allégeance de l'idéologie aux idéaux qu'elle sert la constitue comme élaboration de l'objet idéalisé, commun, tenant lieu des objets idéalisés particuliers à chaque participant. Ce rapport d'allégeance définit la nature et l'intensité de la pression cohésive et coercitive qu'elle exerce dans un groupe sur ses membres. En tant que système expressif collectif, l'idéologie assure la **cohérence** entre les systèmes de relation, d'action et de communication dans le groupe. L'idéologie apporte donc au groupe un **principe d'annonce**.

3. — Discrimination et organisation

Que le processus idéologique se constitue comme **principe de discrimination** est apparu dans les exemples que j'ai présentés : dans le staff, le recours idéologique découvre ceux des membres du groupe qui, au regard de l'identité analytique de référence, sont « bons » et « in », et ceux qui sont « mauvais » et « out » ; à l'intérieur de la référence idéale, ceux qui sont « **bons-kleinien**s » et ceux qui ne le sont pas. Les mécanismes de réduction et de surestimation concourent à l'établissement d'un principe de discrimination, dont chaque groupe dispose pour **organiser** ses rapports internes et externes (normes, hiérarchie, procédures d'admission et de rejet, réseau de communication, systèmes de régulation et de développement, etc.).

4. — Symbolisation et connaissance

L'idéologie joue un rôle **identificatoire** en assurant la **symbolisation** et **d'interprétation** de la réalité interne et externe ; son processus d'élaboration définit un rapport d'allégeance à une fantasmatique, mais aussi une élaboration et une mise en forme du fantasme ; elle est un processus d'ancrage, d'objectivation et de clôture du fantasme. Ce faisant, elle joue un rôle articulaire capital dans le passage du fantasme vers la parole, de l'inconscient vers le devenir conscient (le staff, par son recours idéologique, traite obliquement ses propres problèmes :

il les reprendra dans une interrogation seconde). L'idéologie assure ainsi une fonction **cognitive** dans le mouvement même de la rupture avec l'inconnu et de sa mise en forme. J'ai mentionné la composante perverse qui qualifie cette fonction.

5. — Défense, régulation, constance

Elaboration du fantasme, à l'instar du mythe, l'idéologie remplit une fonction **défensive** collective vis-à-vis des objets, des affects et des représentations constituant pour les participants une menace interne ou externe, réelle ou imaginaire. Par son caractère systématique et séduisant, l'idéologie tient à distance et conjure la chose irrecevable. Elle en fournit une **version**, une justification vraisemblable, absolue, ou hypothétique dans le meilleur des cas, convoquant pour cette entreprise toutes les ressources du processus secondaire afin de logifier et contrôler les effets du processus primaire. C'est par l'idéologie que le Moi des membres d'un groupe dessine et défend son empire contre la déraison. Sa fonction défensive se manifeste particulièrement dans la lutte contre les angoisses prégénitales et génitales. Le contenu manifeste de l'idéologie fait place aux objets redoutables qui sont ainsi nommés et contrôlés, rendus intelligibles et devenus cibles pour une action. Ce dernier trait définit une fonction **pro-active** de l'idéologie, dans la mesure où elle sert de système d'ancrage, de référence normative, et de justification à toute action qu'elle commande.

Le fait que l'objet redoutable soit, partiellement, contrôlable et représentable indique qu'une fonction **réparatrice** est assurée par l'idéologie : pour le groupe de moniteurs, l'objet séminaire et l'objet staff sont dès lors abrités contre les attaques fantasmatiques que constitue la polyphasie morcelante de l'interprétation, ressentie comme destructrice. L'idéologie référée permet aux moniteurs de restaurer une intégrité, de comprendre le séminaire dans sa totalité et, corrélativement, de reconstituer le staff en bon et puissant groupe.

Dans cette mesure l'idéologie accomplit une fonction **régulatrice** dans les conflits et les contradictions inter et intra systémiques que vivent les membres d'un groupe : elle maintient une certaine **constance** dans les échanges énergétiques internes et externes ; elle assure l'**intégrité** de l'appareil groupal. C'est dans ces fonctions que l'idéologie se caractérise comme formation de compromis.

6. — L'économie de l'autre représentation

Une fonction **économique** a été dégagée dans le fait que l'idéologie par la représentation qu'elle élabore, épargne une **autre** représentation qui doit être maintenue dans l'inconscient par le refoulement et le désaveu. L'épargne qu'elle réalise au profit du Moi et au prix de son clivage, rend possible une énonciation collective d'un matériel psychique auquel est donné un sens commun, exprimable et recevable sans risque, mais dont la polysémie aura été réduite selon qu'il sera ou non possible pour les membres du groupe d'admettre la relativité et la division, contre les exigences apparemment sécurisantes de l'absolu et de la clôture.

Par ces différents caractères et fonctions, l'idéologie, comme le mythe, peut être tenue pour un des éléments constitutifs primordiaux et nécessaires, comme élaboration collective du fantasme, dans les organisations sociales.

7. — Idéologie et illusion groupale

Je voudrais terminer cet article, non sur une conclusion mais sur l'ébauche d'une relation entre l'idéologie et ce que D. Anzieu a nommé l'illusion groupale (1971). Considéré, du point de vue de sa structure, l'illusion groupale est le versant narcissique du processus idéologique : elle est le résultat du processus de fétichisation de l'objet-groupe. Les mécanismes prévalents sont ceux qui mettent en œuvre la structure psychique perverse : désaveu, clivage du Moi, et, en conséquence, surestimation, déplacement, réduction, clôture dans un système totalisé, discrimination.

Le groupe, mais aussi son idéologie, c'est-à-dire le groupe comme objet de l'illusion, sont des substituts phalliques. C'est sur eux que porte la surestimation, le déplacement, la réduction et la clôture.

Le groupe comme objet de l'illusion groupale fonctionne donc **comme** un fétiche (ce qu'il n'est pas puisque l'idéologie remplace le fétiche, au sens strict) ou selon l'hypothèse de Winnicott, comme un objet transitionnel.

La **surestimation** du groupe-objet de l'illusion implique (clivage de l'objet), l'existence d'un groupe **dévalorisé**, en tout cas d'un objet dévalorisé qui est aussi un objet de souffrance (dimension masochiste et sadique). Cet objet peut être repéré dans le groupe lui-même (cf. Nicolas dans le groupe de diagnostic ; dans le staff, les moniteurs donnant de « **mauvaises interprétations** ») ou à l'extérieur (la serveuse du restaurant).

L'affirmation surestimée du groupe (de soi et de tout **semblable**) est un effet du narcissisme phallique. Elle implique corrélativement la négation de l'autre (cf. le racisme, le « sexisme »...). L'organisation concernée est du point de vue des instances, le Moi idéal (cf. les identifications héroïques, le régime spéculaire des échanges et des identifications dans de tels groupes). L'illusion groupale se construit en référence à la mère phallique.

Du point de vue de la structure sociale (soit l'appareil groupal) l'illusion groupale tient le lieu du chef ; elle en remplit la fonction et adopte ses attributs (Père primitif, narcissique). Elle s'y substitue en conjurant l'angoisse de castration (cf. Freud, *Psychologie Collective et Analyse du Moi*, chap. 6, sur les rapports entre le chef et l'idée). L'illusion groupale est un produit et un mécanisme essentiellement névrotique ; elle met à profit certains mécanismes pervers dans la lutte contre l'angoisse de castration (angoisses génitales et prégénitales). Le moment où elle se constitue et fonctionne peut être considéré comme le moment cristallisateur dans la constitution de tout groupe, dans ce qu'elle mobilise du désir et de la dimension perverse de celui-ci. A partir d'elle sont possibles, soit le délire et l'hallu-

ination, soit le fonctionnement symbolique. Ce passage requiert qu'un travail de deuil et de désillusion soit entrepris et mené à son terme.

René KAES

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANZIEU D.
1971, « L'illusion groupale » (Inédit)
- BARANGER W.
1959, « Le Moi et la fonction de l'idéologie »
La Psychan. 5, 183-193.
- BAUDRILLARD J.
1968, « Le système des objets »
Paris, Gallimard.
- BAUDRILLARD J.
1970, « Fétichisme et idéologie : la réduction sémiologique » *Nouv. Rev. Psychan.*, 2, 213-224.
- BEJARANO A.
1971, « Le clivage du transfert dans les séminaires et les groupes », *Perspectives Psychiatriques*, 33.
- CASTORIADIS-AULAGNIER P.
1968, « Demande et identification »
L'Inconsc., 7, 23-65.
- CLAVREUL J.
1967, Réponse à G. Rosolato, in, « Le désir et la perversion »
Paris, Editions du Seuil.
- COIMBRA-DEMATOS A.
1969, — « A propos des idéologies »
Rev. Franç. Psychan., 33, 894-897.
- DOREY R.
1970 « Contributions psychanalytiques à l'étude du fétichisme »
Nouv. Rev. Psychan., 2, 112-128.
- FREUD S.
1905, « Trois essais sur la théorie de la sexualité »
Paris, Gallimard.
- FREUD S.
1921, « *Psychologie collective et analyse du Moi* »
Paris, Payot (1951).
- FREUD S.
1927, « Le fétichisme », in, « *La vie sexuelle* »
Paris, P.U.F. (1970).
- FREUD S.
1938, « Le clivage du Moi dans le processus de défense », Traduction in « *Objets du fétichisme* »,
Nouv. Rev. Psychan., 2, 1970.
- KAES R.
1971, « La régression dans les grands groupes de formation » (Inédit).
- LEISEGANG H.
1951, « La gnose »
Paris, Payot.
- MAJOR R.
1969, « L'économie de la représentation »
Rev. Franç. Psychan., 33, 79-102.
- MANNONI O.
1969, « Clefs pour l'imaginaire ou l'Autre scène »
Paris, Editions du Seuil.
- MISSENERD A.
1970, « Note sur le fantasme dans les groupes »
(Inédit).
- MORISSETTE L. collab.
1968, « Métacommunication et communication paradoxale »
Interprét., 4, 59-72.
- PONTALIS J.-B.
1958-1959, « Les techniques de groupe : de l'idéologie aux phénomènes », in « *Après Freud* »
Paris, Gallimard (1971).
- PONTALIS J.-B.
1963, « Le petit groupe comme objet », in « *Après Freud* »
Paris, Gallimard (1971).
- ROSOLATO G.
1967, « Etude des perversions sexuelles à partir du fétichisme » In « *Le désir et la Perversion* »
Paris, Editions du Seuil.